

530 P42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

14 SEPT. 1937

vendredi 10 septembre 1937
dix-septième année, n° 25

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Philippe II
Notes de voyage
Giacomo Leopardi
En quelques lignes...
La guerre nouvelle
Le luthier de Crémone
Lettres de Bretagne
Lectures.

Rafael ALTAMIRA
Omer ENGLEBERT
Dr O. FORST de BATTAGLIA
* * *
Hilaire BELLOC
Anne de GUIZEZ
Dr Denys GORCE

Bruxelles, 57, rue Royale

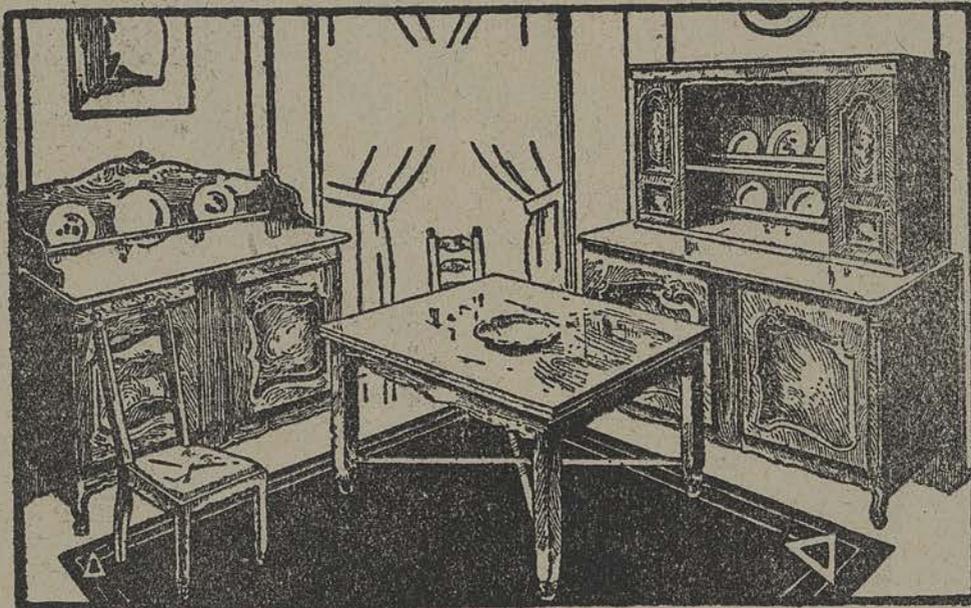
Tél 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone: 17.33.75

Fabrique Nationale de
LAMES DE RASOIRS

Société Anonyme
41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :
A. B. Svensk Stalindustri
HALMSTAD (Suède)
(ACIERS)

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillera.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.53

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglissés, etc.)

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc: Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS,

1113

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

“Comptoir des Flandres”

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.

Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages;
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux

PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Rockem, 69, MARCKE-les-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

Sté A^{me} L'Outil

143, rue du Laveu, LIÈGE

Fondée en 1802.

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vis — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées - Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1881, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands à feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigieux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales, Ouvrages d'Art, Fondations, Pleux, Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, place St-Pierre

Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
 CUIVRE, PLOMB, ETC.**
 pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
 Baignoires,
 Distributeurs, etc.
MÉTAUX
 Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
 etc.

Anciennes Usines Claudoré
 Adm. Délégué : Armand Soucy
6, boulevard Charles-Quint, MONS
 Téléphones 427-1427

**Appareils
 Sanitaires
 EN GROS**

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
 concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
 BRUXELLES Tél. 33.82.03
 Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

Appareils Sanitaires
 EN GROS

R. Van Marcke
 Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
 Métaux
 et tous accessoires pour installations sanitaires.
 Multiples références.

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschart Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
 Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)
 Livraison franco wagon
 franco camion à domicile

Portes KOLHO
 en bouleau de Finlande.
 Construction inégalée, modèles variés à l'infini.
 Du goût, de luxe, une technique impeccable,
 à la portée de tous.
KOLHO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.
FAUTEUILS Z BREVETÉS
 spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au
COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers
 Téléphone : 231.55.

DEMY
 MEUBLE et DÉCORE
 EN
 ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION ATELIERS-BUREAUX
 Rue Méan, 23, Liège Val-St-Lambert
 Tél. 274.97 Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
 ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
 BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
 ET DE SPECTACLES, ETC.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER
 Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE
TOURNAI
 Téléphone : 109.57 Reg. du Commerce Tournai 408

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES

30, rue des Bogards

PARIS

32, av. Pierre 1^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

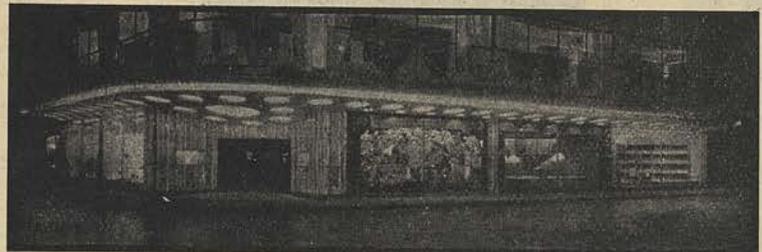
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



**CHARBONS, COKES, BRIQUETTES,
ANTHRACITES ET BOULETS
DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ**

Nestor Bodart, à Blandain

Téléphone 495 (TOURNAI)

Gros

Détail

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.

LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

Radiobell

“ 538 ”

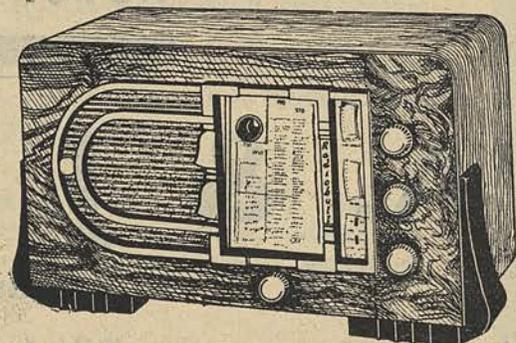
PRIX :

Altern.

2.390 frs

Universel

2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE

LE TABLEAU DE BORD

SYNTONISATION VISUELLE

“ TUNOGRAPH ”

C'EST UN PRODUIT DE LA

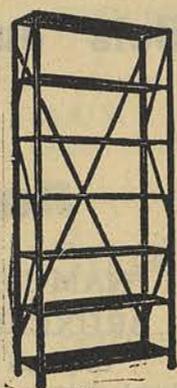
BELL TELEPHONE Mfg C. S. A.

4, rue Boudewyns - ANVERS

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

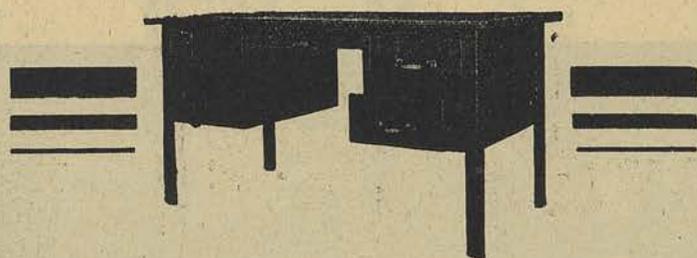
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre**

à MAFFLES lez-ATH

**PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).
WARNANT-BIOULX (Bleu belge).
VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).
Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem(Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc..

LE PEINTRE SE RÉPÈTE, LE MARBRE JAMAIS

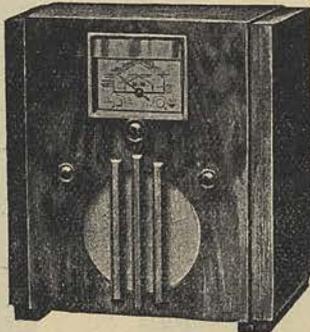
UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des
Siècles



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

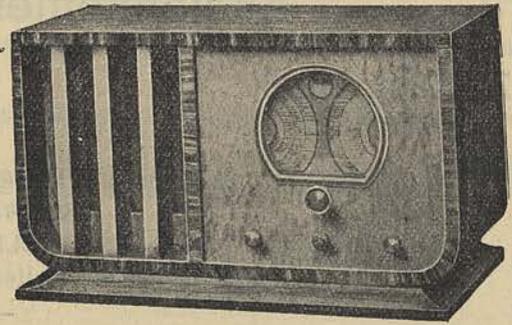


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



*Demandez tous
renseignements*

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Grande Maison de Blanc

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Agrandissement des Rayons
d'Ameublement — Rideaux
— Linge de Table —

Nos prix sont de 20 à 25 % au-dessous des cours actuels

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Philippe II
Notes de voyage
Giacomo Leopardi
En quelques lignes...
La guerre nouvelle
Le luthier de Crémone
Lettres de Bretagne
Lectures.

Rafael ALTAMIRA
Omer ENGLEBERT
D O. FORST de BATTAGLIA
* * *
Hilaire BELLOC
Anne de GUIZEZ
Dr Denys GORCE

Hommes d'État

PHILIPPE II⁽¹⁾

Sur tous les points où la nature physique d'un homme le rend tributaire de ses ascendants — parents et grands-parents — celle de Philippe II avait fait de lui un être débile, prédisposé aux maladies et au déséquilibre.

Fils de cousins germains, petit-fils d'une folle, frère de deux épileptiques, il était à craindre que de si néfastes hérédités n'agissent sur lui de façon redoutable : l'impression qui ressort de ses portraits semble bien confirmer cette déduction.

Peut-être ces hérédités naturelles exercèrent-elles une action sur son caractère, qui fut triste et taciturne, anormal à un âge où le commun des hommes est généralement joyeux et remuant.

En tout cas elles ne constituèrent pas un obstacle à l'activité prodigieuse qu'il déploya pendant toute sa vie : aux prises avec le dur labeur que lui imposa son métier de roi, il se montra infatigable et poussa cette qualité aux extrêmes limites, à la fois par inclination naturelle et par volonté.

Sa formidable force spirituelle, comme le prouvent maints exemples pris dans sa vie, eut raison de la faiblesse de sa constitution et fit de lui un homme sensiblement plus résistant que ne le fut son père, Charles I^{er}, si rapidement envahi par le découragement et la fatigue.

Tout jeune prince, il fut élevé uniquement en vue du grand rôle qu'il allait être appelé à jouer et eut ici la bonne fortune d'avoir comme éducateur l'auteur même de ses jours. Écrivains politiques et théologiens s'intéressaient alors vivement à l'éducation princière; elle donna lieu aux XVI^e et XVII^e siècles à toute une littérature aussi abondante que fleurie; nombre d'auteurs espagnols y apportèrent une contribution digne d'éloges.

Plusieurs personnages, riches d'expérience humaine et poli-

tique, occupèrent tour à tour la fonction de précepteur au prince Philippe, mais au-dessus de tous se trouva Charles I^{er} : ses « Conseils », ses « Instructions », suivis d'une correspondance abondante et de longs entretiens, nous sont parvenus et sont célèbres; leur ensemble constitue, en vérité, le livre essentiel où le futur souverain puisa les éléments de son idéologie politique. Ajoutons que l'attention de Philippe semble s'être partagée entre ces doctrines et les théories de Machiavel sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Les conseils et les doctrines de Charles I^{er} imprégnèrent profondément l'esprit de Philippe, plus que nulle autre influence; à la base de cette prédominance, une double considération semble avoir accaparé l'esprit du jeune homme : il estimait tout naturellement que l'expérience de son père était plus profonde et d'une nature plus élevée que celle de n'importe quelle personne de son entourage; en outre, le respect que celui-ci lui inspirait, tant comme père que comme empereur, était immense. Ce respect revêtit même un caractère si absolu, dans la majorité des cas, que la position européenne adoptée par Philippe II fut modelée sur le propre goût de Charles I^{er}, même si ce goût allait à l'encontre de ses propres désirs et de ses préférences personnelles, spontanées ou motivées. De toutes les doctrines propres à Charles en matière de principes et de technique politique, celle qui s'ancre le plus solidement dans l'esprit de Philippe fut celle de la « suspicion continuelle », de la défiance à l'égard des hommes. Elle engendra tout un système de contre-poids que nous trouvons concrétisé dans la structure et le fonctionnement de la cohorte de conseillers et de secrétaires qui l'entourait.

Cette qualité d'esprit correspondait-elle vraiment à un penchant inné de ce prince? Nous l'ignorons. Ce que nous savons — et les faits nous en donneront plus tard mainte illustration, — est que le père réussit dans son dessein au delà même de ce

(1) Pages extraites d'un « Philippe II » qui paraîtra prochainement dans les *Hommes d'État*, trois volumes du plus haut intérêt dits par Desclée, De Brouwer et Cie, à Paris, et dont plusieurs de nos collaborateurs entretiendront nos lecteurs.

qu'il croyait possible. A la méfiance, heureusement, vint s'ajouter une grande sagacité. Le jeune prince donna bientôt la preuve qu'il possédait cette qualité au plus haut degré.

Par contre, Philippe négligea de suivre un conseil que son père ne cessa pourtant de lui réitérer. Cette désobéissance, fille peut-être d'une répugnance réelle ou d'une difficulté personnellement insurmontable, lui fut, plus tard, extrêmement préjudiciable sous le rapport de sa politique internationale. Charles s'était efforcé de convaincre son fils de la nécessité qu'il y avait pour un roi de connaître les diverses langues ou idiômes que parlaient ses sujets, en raison surtout de la grande diversité des nationalités qui composaient l'Empire. Ce même empereur en avait fait l'amère expérience avec les Espagnols et il ne dut jamais l'oublier.

Mais Philippe ne sut pas en tirer profit; il n'apprit ni l'allemand, ni le flamand, ni aucune langue européenne, du moins à un degré suffisant pour pouvoir les parler. Ses préférences allaient au latin que la Renaissance venait d'élever à la dignité de langue universelle entre érudits; il s'y exprimait fort honnêtement et le possédait bien. L'empereur lui avait donné un autre conseil qu'il refusa aussi de suivre, bien que son père y eût absolument tenu : celui de connaître directement, personnellement, et d'étudier les pays qu'il aurait en toute vraisemblance à gouverner un jour. Il est bon de remarquer que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Charles fut supérieur à tous les éducateurs de princes contemporains, y compris certains Espagnols du XIX^e siècle.

Mais Philippe n'aimait pas à voyager; s'il obéit, ce fut mollement; quand il lui arriva de faire un déplacement de quelque importance, ce fut plutôt pour satisfaire à certaines exigences circonstancielles de politique extérieure que pour un but bien défini d'éducation; il profita fort mal des occasions d'étude qui se présentèrent à lui.

En revanche, il sut maintes fois adopter une apparence de courtoisie et de bonne grâce. Elles contribuèrent au mieux à créer un courant de sympathie entre Philippe et les personnes qui en bénéficiaient.

S'il n'y parvint point dans un cas d'ailleurs bien déterminé — en l'espèce, celui de l'Angleterre, — ce ne fut pas parce qu'il s'y déroba; l'imperméabilité de caractère et la résistance passive qu'il rencontra chez son partenaire, en sont seules responsables.

Le conseil de l'empereur Charles-Quint ne fut cependant point complètement inutile; au temps de son apprentissage Philippe ne l'avait guère mis en pratique; mais quelques années plus tard il sembla le comprendre à l'égard de l'Espagne et de ses possessions d'Amérique. Qu'il nous suffise de rappeler à ce sujet deux ouvrages capitaux, *Les Relations topographiques* qui furent commencées au début du règne de Philippe et *Les Relations géographiques* qui suivirent; leur rapport avec les buts que Charles I^{er} désirait voir poursuivre est certain. Même si Philippe ne les conçut pas lui-même comme des moyens propices à faciliter la connaissance des pays placés sous sa haute juridiction, du moins sut-il les patronner et s'en faire en quelque sorte l'animateur.

L'éducation politique du roi fut ainsi comme un véritable édifice construit et élevé sur le double fondement personnel de son caractère et de ses habitudes. Négliger de tenir compte de ces deux facteurs, c'est se priver de comprendre Philippe lui-même.

* * *

Chez cet enfant silencieux et grave, son père avait vu percer de très bonne heure de vraies qualités d'homme d'Etat : c'est pourquoi, dès 1543, lorsque Philippe eut atteint sa seizième année,

il n'hésita point à lui confier la régence de l'Espagne; à cette date remontent les premiers avertissements et conseils auxquels j'ai fait allusion plus haut.

Peut-être la gravité, qui dénote en général une observation sérieuse de toutes choses et qui chez l'adolescent est souvent un signe de maturité prématurée, fut-elle chez son fils une disposition qui plut à Charles; elle n'en est pas moins pourtant de celles qui doivent porter davantage un père à la préoccupation qu'à la joie.

Philippe possédait en outre une qualité capable de lui rendre les plus grands services dans la vie publique : une absolue domination aussi bien physique que morale sur ses sens. Cette vertu, qui nous fait penser au stoïcisme des Japonais, ne l'abandonna jamais. Peut-être l'avait-il héritée de sa mère. Pendant l'accouchement de Philippe, l'héroïsme avec lequel celle-ci domina ses souffrances fut remarquable. Une de ses dames de compagnie, portugaise, lui ayant dit qu'elle ne devait pas contenir à ce point l'expression de sa douleur, sous peine de la voir augmenter, elle répondit : « Je pourrai mourir mais je ne veux pas me plaindre », et ordonna qu'on mît un voile sur son visage afin que nul ne pût y lire les signes involontaires de ce qu'elle endurait.

La raison de cette force de caractère se place dans la considération que l'impératrice prenait de la haute destinée de celui qui allait naître. Il est vraisemblable que plus tard elle s'efforça d'inculquer à l'enfant sa propre force de résistance.

A cette gravité naturelle et à ce manque d'expansion venaient s'ajouter chez Philippe d'autres signes distinctifs représentant différentes tendances de son esprit et aussi des règles qu'il voulait s'assigner à lui-même : à une grande simplicité et à une grande modestie dans le cours de la vie ordinaire il joignait une extrême sobriété à table et une répugnance instinctive pour les orgies et les amusements tumultueux et bruyants qu'affectionnaient tant les contemporains de son père et qui étaient une caractéristique des coutumes alors en usage à la Cour de Bourgogne.

Déjà, du temps de son grand-père Philippe le Beau, l'introduction de ces mœurs à la Cour d'Espagne avait scandalisé et surpris. Philippe II hérita l'inclination séculaire d'une grande partie des Espagnols pour la simplicité et la sobriété : choses assez différentes de la recherche, voire du luxe dans la manière de se vêtir, et d'ailleurs parfaitement compatibles avec lui. Isabelle la Catholique, dont on rapporte que son confesseur l'admonesta plusieurs fois à ce sujet, nous en fournit un exemple. Pour Philippe, sauf dans les cas où les exigences de la politique lui imposèrent un certain décorum, il demeura toujours très modeste dans sa façon de s'habiller. L'adoption du noir comme couleur exclusive de ses vêtements est un fait qui n'apparut que plus tard.

Ces deux choses, la première surtout, créèrent dès le début un invincible courant d'antipathie entre le prince et les Flamands qu'il n'allait point tarder à être appelé à gouverner.

Ajoutons qu'il aimait la vie sédentaire et qu'il manquait d'esprit belliqueux : comme on le voit, ces caractéristiques étaient en opposition flagrante avec la conduite et les aspirations de son père et l'exemple qu'il lui avait donné. Monarque peu ami des voyages comme nous l'avons vu, Philippe fut surtout un homme de bureau recherchant la vie d'intérieur bien réglée et calme — ce qui ne veut pas dire oisive. Ces choses ne s'accordaient point, en général, avec les nécessités d'une époque essentiellement dynamique, ni avec les exigences politiques d'un souverain, car les unes et les autres réclamaient plutôt sa présence personnelle aux points critiques des problèmes toujours nouveaux qui surgissaient à tout instant.

Le manque d'esprit belliqueux fit de lui un roi pour qui la guerre ne constitua jamais comme pour d'autres un passe-temps agréable, un devoir considéré comme sacré, ou un sport plein

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE

L'Infirmière et sa mission DANS LE MONDE MODERNE

par R. BOIGELOT, S. J.
Dr en Philosophie

In-12, 244 pages
13 francs

AUX INFIRMIÈRES MÉDITATIONS

par Ch. POLLOI
prêtre

In-12, 180 pages
13 francs

Pour rappeler aux infirmières la beauté humaine et chrétienne de leur mission, les documenter et aider à leur rayonnement social et spirituel.

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SÉCIELEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

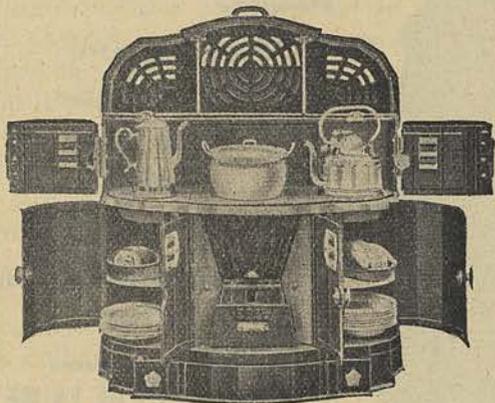
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot-brûleur
des gaz breveté EFEL donnant
tous les avantages détenus par un
ouvercle économique sans aucun
de ses inconvénients. ! !



Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES

Usine à Gulse (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

EFEL
Cuisinières

de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

d'attrait. Il la repoussa, l'écarta, l'éloigna de son mieux et autant qu'il lui fut possible : chose malaisée alors, surtout si l'on tient compte des desseins politiques qu'il caressait. Au cours de son règne, il ne participa jamais personnellement à une guerre (1), en quoi il se différencie considérablement de son père. Cette abstention de Philippe, de nature à lui attirer la sympathie de beaucoup d'hommes modernes, ne l'amena point cependant à considérer la guerre comme un mode d'action répréhensible : il la provoqua, en effet, aussi souvent qu'il la crut nécessaire et montra la même insensibilité pour les horreurs qu'elle entraîne que tous ceux à qui est dévolu le pouvoir de la déchaîner.

Ce qui aurait été vraiment extraordinaire alors est que Philippe eût pu se soustraire à l'idée de la légitimité de la guerre, c'est-à-dire de la violence, si générale en son temps. Ainsi Philippe usa de la violence sous toutes ses formes comme d'un moyen de gouverner exclusif de toute autre considération.

* * *

Philippe avait hérité de ses ascendants un sentiment profondément religieux et naturellement catholique. C'était le climat espagnol alors. La famille de Philippe, plus spécialement dans sa branche espagnole, se signalait d'ailleurs par la chaleur de son catholicisme. On connaît trop la piété de sa bisaïeule Isabelle I^{re} pour qu'il soit utile de s'y étendre; sa grand'mère Jeanne avait été élevée dans les mêmes sentiments. Sa mère Isabelle, Portugaise d'origine, était extrêmement dévote; aussi ne manquait-elle point d'inculquer à son fils en même temps que la domination de sa nature, toute la ferveur religieuse dont elle même brûlait. Charles I^{er}, son père, quoique plus préoccupé de politique que de toute autre chose, témoigna son zèle catholique par les persécutions qu'il exerça contre les protestants d'Espagne et par les guerres religieuses qu'il mena en Allemagne. Dans les conseils qu'il prodigua à Philippe, il insista catégoriquement sur la nécessité de mettre à la base de sa politique le respect de la volonté de Dieu et la défense constante de sa foi catholique.

« Comme principal et ferme fondement de votre gouvernement, lui disait-il, vous devez toujours conformer votre manière d'être au mieux de l'infinie bonté de Dieu et soumettre vos désirs et vos actions à Sa Volonté; *ce faisant, et dans la crainte de l'offenser, vous obtiendrez certainement Son aide et Sa protection et réussirez toujours en toutes choses*; pour que Sa divine Majesté vous éclaire et vous demeure favorable, vous devez toujours considérer comme très importante, et ne jamais cesser d'y penser, l'observance, la défense et l'accroissement de notre sainte Foi catholique en général et particulièrement dans tous les royaumes, Etats et seigneuries dont vous hériterez de moi; vous vous conformerez à la justice divine et ordonnerez qu'elle soit rendue avec droiture, *sans distinction de personnes et surtout contre celles qui seraient soupçonnées ou coupables d'hérésie ou d'erreur ou qui appartiendraient à des sectes réprouvées et opposées à notre sainte religion catholique.* »

Ces paroles, qui n'étaient que le résumé des enseignements reçus par Philippe depuis l'enfance, demeurèrent profondément gravées dans son esprit. Les phrases que j'ai soulignées constituent les règles primordiales et inflexibles de sa politique intérieure et extérieure, il leur subordonna tous les actes essentiels de son règne. Il leur doit aussi de s'être toujours considéré lui-même comme investi d'une mission sacrée, et d'avoir conservé une confiance aveugle dans l'aide de Dieu et dans la victoire décisive; confiance plus forte que les graves revers, les désastres

même, qu'il essuya comme roi. Son goût pour les autodafés, expression solennelle de la justice rendue contre les hérétiques, la réponse qu'il fit en 1559 à un condamné qui lui reprochait d'avoir été livré à la justice inquisitoriale, l'appui qu'il accorda toujours à l'Inquisition dont il prit la défense même contre les papes — indépendamment de la raison politique qui intervint également dans ce cas, — maints autres faits du même ordre que nous aurons peut-être à rappeler, ne sont autre chose que des expressions de la doctrine qu'il reçut de ses ascendants et des applications concrètes de cette même doctrine.

Cependant Philippe fut bien autre chose qu'un monarque dont l'action politique demeure subordonnée à des motifs d'ordre purement religieux; plus sincère en cela que certains souverains contemporains, dont la vie privée ne répondit pas toujours aux principes dont ils exigeaient l'application chez les autres, il demeura toujours un véritable croyant s'évertuant sincèrement et avec ferveur à faire honneur aux obligations morales que lui dictait sa foi.

Notre jugement pourra, dans le cas notamment des assassinats politiques, le trouver en contradiction avec cet esprit de piété; mais on peut tenir pour assuré que, dans l'esprit de Philippe, pareille contradiction ne se fit jamais jour. En admettant même qu'elle ait pu exister, il faudra la placer sur le terrain de la « raison d'Etat » et non sur celui de la morale ou de la religion. La dualité de ces deux conduites, contre laquelle protestent les hommes modernes, n'était perceptible ni pour Philippe ni pour ses contemporains européens; elle rencontrait même l'approbation tacite de leur conscience; sur le terrain religieux, la persécution et l'exécution des hérétiques paraissaient justes.

Pour le reste, il fut un chrétien modèle dans toute l'acception d'un terme qui implique des sacrifices et des vertus devant la rigueur desquels la nature humaine peut reculer parfois.

La façon dont il se comporta à l'heure de sa mort, et dont les détails nous ont été fidèlement transmis par ses biographes, nous offre un exemple de sérénité et de résignation bien digne d'émouvoir tout homme capable d'apprécier la beauté morale qu'engendre le triomphe des plus hautes qualités spirituelles sur la lâcheté et l'égoïsme. Philippe parvint dans la pratique de la charité à un degré auquel beaucoup de chrétiens ne peuvent atteindre et qui rend si exceptionnel le plein exercice de cette vertu. Lorsque sa troisième femme, Isabelle de Valois, fut atteinte de la variole, maladie qui était plus terrible à cette époque et plus redoutée encore que de nos jours, l'exemple du roi fut très édifiant; certes, il aimait profondément sa femme, et l'on sait que l'amour humain engendre les plus beaux sacrifices et triomphe admirablement des répugnances et des lâchetés propres à notre nature; mais il n'en demeure pas moins que ce sentiment fut alors comme décuplé par une pratique de la charité chrétienne où Philippe se montra exemplaire. Par ailleurs il était doué de la sensibilité naturelle la plus vive; on en retrouve mainte et mainte expression dans ses relations conjugales, paternelles, même officielles. Laissons de côté la question de savoir à quel point il manqua de fidélité à ses épouses : faute commune aux souverains d'alors, et qui n'a qu'un rapport médiocre avec le point de vue purement politique de cet essai. Un fait demeure : Philippe se montra toujours tendre et attentionné pour elles ainsi que pour ses enfants, ses serviteurs, voire de simples citoyens, ses sujets, qui recouraient directement à lui pour demander justice ou solliciter des faveurs.

* * *

(1) On sait que lorsque Charles I^{er} l'envoya à Rosellon, Philippe ne participa à aucune affaire de guerre.

L'ambiance européenne, au cours de ce XVI^e siècle qui remplit presque en entier la vie de ce roi (1527-1598) et dont son

règne a occupé à peu près la moitié, était très propre à renforcer et à fortifier certaines de ses propensions naturelles et acquises au moment où il commença à intervenir dans la politique générale, c'est-à-dire dès 1543.

La monarchie était considérée par toutes les maisons régnantes et par beaucoup d'auteurs politiques comme une institution de caractère absolu et héréditaire; or c'était exactement la conception que Philippe II en avait lui-même. Les uns et les autres sacrifiaient à la pleine réussite de cette double aspiration toute autre considération et la meilleure partie de leurs scrupules de conscience, si tant est qu'on en puisse supposer l'existence chez la plupart des hommes politiques d'alors, plutôt amoraux qu'immoraux : car, pour eux, l'emploi de tous les moyens, même de ceux que réprouve le plus notre conscience actuelle, n'était pas un objet de discussion. D'autre part, les deux siècles précédents avaient été le théâtre de luttes d'une brutalité et d'une cruauté extraordinaires : guerre des Deux-Roses en Angleterre, celles que dut mener la France contre les Anglais pour la conquête de son indépendance; les figures de Louis XI, de Pierre I^{er} de Castille et de Jean II d'Aragon, en Espagne; la conduite de Ferdinand le Catholique lui-même dans les questions internationales; les chefs de bande et les condottieri en Italie, etc. Telles étaient, entre beaucoup d'autres semblables, les caractéristiques de la vie politique européenne; ce fut dans cette tradition et dans cette ambiance générale que naquit et vécut Philippe II.

Laissant de côté la question de savoir si cet état de choses doit être considéré comme un caractère propre à cette époque et non comme une condition commune à tous les temps (y compris le nôtre dans une notable mesure), on ne saurait contester qu'il était une des caractéristiques générales de ce XVI^e siècle.

La formule doctrinale qui donnerait à ces pratiques comme une consécration ne devait point tarder à être prononcée; elle le fut en 1532 par Machiavel, dans son *Traité du Prince*; celui-ci ne révéla rien à personne, n'introduisit aucun principe nouveau; mais il fixa sous forme de raisonnements des pratiques déjà courantes. On remarquera, en effet, que Machiavel n'apporte dans la dialectique de son livre aucun motif juridique, mais seulement des éléments d'ordre psychologique qui relèvent de l'expérience humaine; tout au plus déduit-il ses principes d'une psychologie qui est la résultante de faits déjà accomplis par les hommes : position dialectique très différente de celle de Victoria, Suarez et des autres juristes espagnols du siècle.

Par cette expression abstraite et systématique des observations qu'il faisait sur des faits purement humains et sur les règles que pratiquaient couramment les politiciens, Machiavel fut le créateur indirect de ce qu'on a appelé, depuis, la « raison d'Etat », adoptée comme la loi suprême et l'*ultima ratio* de ceux qui détiennent le pouvoir. C'est vrai qu'il ne donna pas, à proprement parler, à sa doctrine le sens qui correspond à cette expression devenue bientôt un lieu commun classique. En effet, si nous l'examinons de près, en aucun endroit de son livre Machiavel ne pense à l'Etat tel que nous le concevons aujourd'hui; mais il pense au Prince, c'est-à-dire aux profits personnels de celui-ci et d'une façon plus directe aux procédés les plus propres à réussir, à acquérir et à conserver la direction politique du royaume et l'autorité.

Les « principes » de Machiavel ne dépassent donc pas la ligne de conduite qu'avaient adoptée et que suivaient, sans jamais l'avoir mise en formules, les souverains, les princes et les nobles du moyen âge et de la Renaissance (1). Mais, lorsque la conscience des contemporains de Machiavel se vit ainsi illuminée par le portrait qu'il traçait d'eux, quand elle se vit élevée à la dignité

de « principe raisonnable » auquel les hommes politiques devaient conformer leur conduite, l'empirisme trouva là et sa théorie propre et sa justification. Ayant ainsi acquis une nouvelle vigueur, elle entra aussitôt en lutte — au point qu'elle parvint à l'étouffer — avec la doctrine basée sur la vieille tradition visigothe et scolastique, doctrine intellectuellement bien supérieure, que préconisaient quelques théologiens et juristes espagnols; elle visait d'abord tout ce qui se rapportait à la conquête de l'Amérique (c'est-à-dire l'usage de la violence dans la conquête de ces nouveaux territoires) et ensuite ce qui pouvait avoir trait au gouvernement monarchique en général.

Il est intéressant d'observer que si Philippe II demeura fidèle à la doctrine nationale en ce qui concerne les Indes Occidentales (nous verrons bientôt comment), il se laissa gagner à la raison d'Etat pour d'autres rapports politiques. L'adoption d'idées alors prépondérantes dans toute l'Europe prit chez lui une forme et une tournure très caractéristiques. Il était naturel que la doctrine de Machiavel, que Philippe connut peut-être par des lectures (1), fût, dès son adoption par un prince qui mettait l'Etat (entité politique) au-dessus de l'intérêt individuel, érigée au rang de « raison abstraite » au lieu de rester un simple prétexte, destiné à servir une ambition personnelle. Elle n'en perdit d'ailleurs aucune de ses caractéristiques ou, si l'on peut dire, rien de son amoralité. Elle ne fit, au contraire, que les affirmer et les justifier. Tel fut, à mon sens, le cas de Philippe II.

Il ne manquait pas d'ambition. Certains de ses biographes ont cité à plusieurs reprises la formule qui, d'après eux, est la plus expressive et que l'on retrouve sur de nombreux documents royaux : « Dieu et sa Majesté ». Mais, à mon avis, elle pouvait tout aussi bien exprimer une autre conception, qui lui était vraiment particulière : celle de son « providentialisme » et de son messianisme politiques.

La manière dont il concevait sa mission et considérait sa fonction, la structure de l'administration et son fonctionnement permettent de penser que Philippe en vint à une claire notion de l'Etat comme une institution indépendante de la personne du monarque.

D'autre part, la doctrine politique qui prévalait en Espagne, et dont le représentant le plus en vue était Suarez (1548-1617), exprime si nettement ces idées (bien que l'expression technique manquât encore), que Philippe dut, même inconsciemment, l'adopter. C'est pourquoi, lorsqu'il préconise et emploie l'action personnelle directe pour résoudre une difficulté d'ordre politique, il applique la doctrine de Machiavel avec le sang-froid et le sens de la justice de l'homme qui remplit un devoir ou qui exerce un droit. Citons notamment les cas de Guillaume d'Orange, d'Elisabeth d'Angleterre, d'Escobedo, de Montigny. Encore est-il juste de dire que la plupart de ces cas ne relèvent pas de son initiative personnelle.

S'il est pourtant exact que ses actes reflétaient bien des doctrines et des pratiques en usage dans toute l'Europe, Philippe n'en montrait pas moins une réelle originalité dans les principes directeurs de sa politique. C'est ainsi que, sinon le plus important, du moins un des buts dominants de son programme, fut le prosélytisme religieux, principe qui, selon les canons de l'orthodoxie catholique, commandait l'*unité religieuse* du monde. Aucun souverain contemporain n'alla aussi loin dans cette voie; aucun n'osa proclamer un tel principe et bien moins encore lui subor-

(1) Cette observation, si simple à faire d'ailleurs, avait été exprimée par le comte GALÉANI NAPIONE, dans son *Elogio di Gio Bottero*, et par MAFFEL.

(1) J'ai trouvé dans une traduction espagnole du *Prince*, faite en Espagne au commencement du XIX^e siècle, l'indication que dans la Bibliothèque de l'Escorial existait un exemplaire de ce livre avec des notes de Philippe II. Mes recherches n'ont pas abouti jusqu'ici à trouver cet exemplaire. Le directeur de la Bibliothèque m'affirme qu'il n'en a pas aperçu de traces dans les éditions de Machiavel du XVI^e siècle conservées à l'Escorial.

donner ceux qui régissaient le gouvernement de leurs Etats ou la politique internationale.

Les rois catholiques non espagnols subordonnèrent ainsi leur prosélytisme religieux aux problèmes purement nationaux de leurs propres Etats; ils se contentèrent de le concilier pour le mieux avec des convenances purement politiques, voire patriotiques. Ce fut le cas de la France. Il arriva même qu'on poussât cet esprit de conciliation aux limites extrêmes. Ainsi on put voir l'alliance de rois catholiques, et même de certains papes, avec les Turcs, « fléau de la chrétienté », contre un souverain catholique, ce que Philippe ne fit jamais. Mais il est certain que les motifs religieux, de par leur nature, ont toujours été les plus intransigeants et les plus aptes à diviser les hommes, infiniment plus que la politique et depuis bien plus longtemps.

Ainsi les protestants, sous la contre-Réforme catholique, défendaient leur droit à la liberté de conscience tout en persécutant les autres religions, dans les pays qu'ils occupaient, les déclarant hérétiques comme la religion catholique les qualifiait eux-mêmes.

Si, dès le commencement, les uns et les autres avaient compris le principe de la liberté de conscience qu'ils réclamaient comme une règle d'égalité pour toutes les religions, on eût assisté à la naissance d'un ordre véritablement humain dans le sens de la culture universelle. Il fallut attendre trois siècles pour assister à cet accomplissement. Il y eut bien peu d'hommes au XVI^e siècle pour préconiser et exercer la moindre tolérance religieuse; encore celle-ci ne s'imposa-t-elle jamais que par la force ou pour des raisons politiques et ne s'appliqua-t-elle la plupart du temps qu'à deux religions antagonistes, celle qui était victorieuse dans les luttes politiques intérieures et celle qui était vaincue mais que, pour des raisons d'opportunité, on voulait épargner.

Philippe II était aussi opposé à toute liberté religieuse qu'à la politique utilitaire des autres souverains chrétiens de l'Europe. Lorsqu'il entreprit une nouvelle catholicisation du monde, il s'imaginait en toute bonne foi assurer le bien de tous; la finalité universelle où tendaient ses efforts était pour lui, comme d'ailleurs pour les catholiques de tous les temps, la vérité fondamentale de la vie et l'unique moyen de salut pour les âmes.

Les autres souverains se bornèrent à défendre ce qu'on voulait leur prendre ou à poursuivre un vieux système d'extension de leur territoire au détriment de leurs voisins. Philippe II fut le seul à concevoir, à défendre et à entreprendre une croisade dont les bénéfices devaient être d'ordre purement spirituel, dussent les intérêts de sa propre patrie en souffrir.

Mais dans la réalisation de son dessein il employa les mêmes méthodes politiques que les autres princes : certaines nous semblent aujourd'hui d'une impardonnable cruauté. Telle était la triste condition de cette époque. — Mais avons-nous tant changé depuis?

* * *

Je me propose maintenant d'analyser dans son détail ce défaut de juste appréciation de l'importance des problèmes politiques et administratifs que j'ai déjà signalé en parlant des travers du roi.

Cette recherche, dont l'importance n'échappera à personne, peut être abordée sous un double aspect : celui de la valeur intrinsèque des diverses affaires prises respectivement et celui de la valeur des divers éléments qui les intègrent.

Tout d'abord, deux critères fondamentaux, si j'ose dire, agissent en premier lieu : la raison religieuse d'une part et, de l'autre, le souci qu'avait le roi de tout vouloir réglementer, ce qui l'amenait à prendre en considération d'infimes détails au détriment de la conception des affaires vraiment importantes.

Lorsque, sur une question déterminée, le roi voyait un élément

religieux compromis ou intéressé, il lui donnait le pas sur tout le reste, estimant que cet élément devait primer; la très haute idée qu'il s'en faisait (fort différente de la conception clérical) (1) lui imposait une ligne de conduite à laquelle il ne dérogea jamais.

Mais la politique pure se vengea souvent de cette prédilection de Philippe : déplorable infériorité des idéalistes vis-à-vis de ceux qui ne le sont point!

Pour ce qui est de son appréciation des éléments d'un fait déterminé, l'exemple de l'Invincible Armada l'illustre pleinement. Ici nous retrouvons le dogmatisme du roi en présence de ses conseillers techniques dont l'autorité, en matière de guerres maritimes, était pourtant grande, comme D. Alvaro de Bazan, marquis de Santa Cruz; son hésitation à prendre une décision, à prévoir ce qui pourrait le mieux contribuer au succès; son défaut du sens des perspectives; son inaptitude à la discrimination de l'essentiel et du secondaire, du plan lui-même et de sa préparation. Ce dernier défaut, sur lequel nous sommes obligés de nous arrêter, prit de telles proportions qu'on éprouve de la peine à croire que Philippe ait pu en arriver à de telles extrémités. Depuis le choix, comme commandant de l'escadre, d'un homme aussi dépourvu d'expérience maritime que l'était le duc de Medina Sidonia (le roi, semble-t-il, devait le savoir), jusqu'à sa négligence à accorder le strict nécessaire — et que Medina Sidonia réclamait avec insistance — en hommes, argent et vivres; depuis le manque d'examen — sa préoccupation principale, cependant — des conditions essentielles que l'on doit exiger d'une escadre sur le point de tenter une opération pleine de risques, jusqu'à la réglementation minutieuse, faite par lui-même cette fois, de la quantité d'eau qui devait être mêlée au vin, des confessions et des communions que devaient faire les matelots, de l'interdiction d'avoir des lits particuliers sur les navires, etc..., tout montre qu'il s'occupait de détails qui nous paraissent peu dignes de fixer l'attention du chef de l'Etat; pour l'accessoire, il omettait le principal.

Cette extraordinaire négligence à l'égard de facteurs dont l'importance, même relative, ne pouvait, semble-t-il, échapper à un homme aussi réfléchi, demande une explication, à plus forte raison lorsqu'au fait lui-même vient s'ajouter une circonstance plutôt troublante. Depuis le jour — c'était au printemps de 1589 — où D. Alvaro de Bazan lui avait présenté le plan général de l'Armada, le roi avait laissé traîner les choses en longueur, hésitant, atermoyant, accumulant les délais; soudain, sans raison apparente, un désir impérieux, violent, le prit d'entreprendre immédiatement l'expédition et de mettre incontinent à la voile sans s'être, au préalable, assuré que l'entreprise réunissait, à ce moment-là, les conditions requises pour mettre de son côté un maximum de chances de succès. Or ceci frise l'invraisemblance, tant le sentiment des responsabilités était développé chez lui (2).

Certes, il arrive assez fréquemment qu'un homme — un homme de gouvernement ou un autre — n'ait point le sens des proportions, s'avère incapable de s'orienter, de choisir les moyens propres à l'aboutissement d'un projet ou d'une entreprise déterminée. Mais le cas de Philippe II et de l'Invincible Armada sort trop de la normale pour qu'on ne doive supposer l'intervention d'un autre facteur assez important pour excuser une faute si lourde de conséquences et dans une affaire aussi grave.

Le roi, dans la surestimation qu'il faisait de ses conceptions

(1) Comme on sait, cette discrimination fut clairement établie alors, non seulement par Philippe mais aussi par plusieurs de ses plus éminents contemporains, comme le duc d'Albe.

(2) On trouvera une étude spéciale sur l'Invincible Armada dans les deux livres de Martin HUME, *The Year after the Armada* (London, 1896) et *Espagnols et Anglais au 16^e siècle* (Madrid, 1903). Quelques appréciations de Cabrera, chapitre IX, livre III de la 3^e partie de son *Histoire*, ne sont pas non plus à dédaigner.

personnelles, pensait-il atteindre au but rien qu'en établissant des plans d'action d'après sa seule compréhension des problèmes?

Avait-il une assez grande confiance dans ses propres directives et dans les instructions qu'il donnait en vue de leur mise en pratique, pour estimer inutile de se préoccuper des personnes chargées de les exécuter et du détail même de cette exécution?

On concevrait ces négligences chez un monarque peu soucieux du bien public et de la réussite même de ses idées, mais non chez Philippe II.

Mon hypothèse est donc vraisemblable; si elle est exacte, elle nous montrerait un roi aussi candidement confiant dans l'efficacité de la loi issue de sa seule volonté que le furent les libéraux du XIX^e siècle pour les lois votées par les Cortès ou pour la conquête du pouvoir par un soulèvement militaire. Nous nous trouverions donc en présence d'un roi intellectuel « stricto sensu », ce qui n'est point un éloge, car c'est une limitation de moyens, excusable mais certainement plus dangereuse pour un homme d'Etat que pour n'importe quel individu d'une autre profession.

J'ai déjà fait allusion au « providentialisme » de Philippe. Non seulement c'était un catholique fervent, mais il était convaincu, par-dessus tout, que son premier devoir de roi était, sur le plan séculier, bien entendu, d'exécuter la loi de Dieu sur terre. Il en tira plusieurs conclusions; la certitude que l'accomplissement de cette loi finirait par s'imposer au monde quels qu'en puissent être les détours et les chutes apparentes (détours et chutes incompréhensibles aux hommes puisque les desseins de Dieu sont impénétrables), la conviction aussi que, représentant la divinité sur la terre en vertu de sa qualité de roi, il était chargé d'une mission personnelle et sacrée.

Cette double croyance est à la source de son impassibilité et de son endurance devant les échecs politiques qu'il eut souvent à subir.

L'impassibilité n'était pas chez lui indifférence mais bien respect et soumission aux desseins de Dieu, selon la doctrine que les désastres sont des leçons ou des épreuves dont Dieu se sert pour façonner à son gré la soumission de l'homme; ils peuvent, même, dans certaines circonstances, être des signes montrant que le chemin qui mène au triomphe final n'est point nécessairement celui que la créature humaine, intelligence bornée, a choisi.

Peut-être Philippe II voulut-il exprimer cette pensée lorsqu'il prononça les paroles qu'on lui attribue, en réponse à la nouvelle de la destruction de l'Invincible Armada par la tempête et les canons anglais : « Je rends grâces de tout mon cœur à la Divine Majesté dont la main libérale m'aide si bien par sa puissance et sa force qu'il m'est sans aucun doute encore possible de mettre à la mer une autre Armada. *Je ne donne pas non plus une importance bien considérable à celle que l'Océan vient de nous prendre, du moment que la source d'où elle provenait est sauve* (1). »

En somme, on peut conclure que Philippe était un roi qui « savait perdre », vertu très rare chez les hommes d'Etat et même chez les peuples. Par contre, il ne sut pas toujours profiter de ses victoires, comme on peut le constater à l'égard de Lepanto et de Saint-Quentin. Ces deux exemples procèdent d'ailleurs de raisons différentes.

RAFAEL ALTAMIRA,
Professeur à l'Université de Madrid.
Juge titulaire de la Cour permanente
de Justice Internationale à La Haye.

(1) Note de l'auteur : Les passages soulignés ici et plus haut ne l'ont naturellement pas été par Philippe II, mais par moi.

Notes de voyage

Dimanche 16 mai 1937.

A 10 heures, la voiture claksonne devant la porte. C'est une Ford V 8, résistante et rapide. L'an dernier elle nous a conduits en Hongrie, Tchécoslovaquie, Allemagne, etc., sans qu'on ait dû lui lever le capot. Cette fois, on lui demande de nous mener dans les Balkans et de nous en ramener, s'il plaît à Dieu. A tout hasard j'ai fait mon testament. « Je lègue mes biens aux pauvres et mes dettes à... » Ah! comme je voudrais savoir une bonne fois à qui laisser mes dettes!

Mes compagnons s'impatientent (je constate qu'à tous trois leur nom commence par un P) : l'un est un écrivain célèbre : P. 1; le second un sculpteur notoire : P. 2; le troisième un aviateur, P. 3. Je m'assieds devant, à côté de P. 3., qui tient le volant; les deux autres sont derrière. Dès le début, la situation est clichée; valises et voyageurs ne changeront plus de place. Nous ne nous entendons presque sur rien, ce qui fait augurer que nous nous entendrons fort bien. Déjeuné un peu au delà d'Avallon.

Près de la Roche-en-Breny, où Montalembert fulminait contre l'infailibilité pontificale, une odeur de roussi se répand dans la voiture : c'est P. 2 qui, avec ses mégots non éteints, a fini par mettre le feu dans un coussin. Arrêt. On tire le coussin dehors. Trop heureux de manier son extincteur, P. 3 manque son but et nous envoie par le visage le fluide glacial du pistolet.

Logé à Laffrey, à 1.100 mètres d'altitude, dans un nouvel hôtel où nous essayons les plâtres.

17 mai.

Passons à Corps, au pied de la Salette. On comprend que la Vierge ait choisi ce haut piédestal pour parler au monde. Mais par ses bizarres élucubrations, Léon Bloy a gâté le sujet... Je tâcherai d'oublier Léon Bloy et de venir plus tard ici, en bon et pieux pèlerin. Aujourd'hui, ça n'irait pas.

L'après-midi, passage du Mont-Genèvre, à 1.954 mètres, seul col-frontière ouvert en ce moment. Ce matin, on étouffait. Ici, on grelotte. A la douane italienne, une énorme inscription : « *Nous tirerons droit* », qu'on aura désormais souvent sous les yeux. Cela signifie que ceux qui voudront venir en Italie recevront des coups de fusil qui ne les manqueront pas. Etrange formule d'accueil! Mais ces apostrophes roboratives sont sans doute à l'usage intérieur. Contraste avec la douceur de ces gentils villages français, traversés hier, où l'on vit sans se soucier du lendemain ni du voisin.

A Susa, un bonhomme, qui veut absolument nous vendre des plâtres, exhibe fièrement sa carte de membre de la « Corporation des marchands ambulants. » C'est un fasciste enthousiaste qui possède un autographe de Mussolini et déplore qu'il y ait beaucoup trop de socialistes cachés, dans son pays. Il déteste Léon Blum, le tient pour responsable de la dureté de la vie en Italie et nous adjure de le renverser quand nous rentrerons en France.

Rivoli-Turin; il pleut des cordes quand, le soir, nous arrivons au gîte.

18 mai.

Autostrade Turin-Milan-Bergame-Brescia. Pressés d'arriver au cœur du sujet, nous allons aussi vite que possible, et brûlons Milan : 230 kilomètres en deux heures. Avantages de l'autostrade :

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. : 283

Courtrai

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN CIRE

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;
Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

ROYAUME DE BELGIQUE

COLONIE DU CONGO

EMPRUNT

DE

1.000.000.000 de Francs

à TROIS ET DEMI POUR CENT (3 1/2 %) 1937

Autorisé par arrêté royal du 12 août 1937.

PREMIERE TRANCHE de 435.000.000 DE FRANCS (Arrêté royal du 12 août 1937). — Il sera émis à concurrence d'un capital nominal de 435 millions de francs, une première tranche d'obligations au porteur, jouissance à compter du 15 septembre 1937.

TITRES. — Les obligations à émettre seront de 500, 1.000, 5.000, 10.000 et 25.000 francs de capital nominal.

INTÉRÊTS. — Les obligations porteront intérêt au taux de 3 1/2 % l'an, à partir du 15 septembre 1937; l'intérêt sera payable par coupons semestriels le 15 mars et le 15 septembre de chaque année, et pour la première fois le 15 mars 1938. Les coupons seront payables chez les agents du Caissier de l'Etat (Banque Nationale de Belgique) à Bruxelles et en province.

IMPOTS. — Les coupons de la Dette coloniale 3 1/2 % 1937 seront uniquement assujettis à la taxe mobilière de 2 %. Le remboursement des obligations amorties se fera net d'impôts.

Les bulletins de souscription, les reçus ou récépissés et généralement tous les actes ou écrits faits ou dressés à l'occasion de l'émission, du paiement ou de l'échange des titres de l'emprunt, sont exempts du droit de timbre et de la formalité de l'enregistrement. La délivrance des titres aux souscripteurs est exonérée de la taxe sur les opérations de bourse. (Arrêté royal n° 268 du 19 mars 1936).

AMORTISSEMENT. — L'amortissement de cet emprunt s'effectuera en cinquante ans, à partir du 15 mars 1948, soit au pair par voie de tirage au sort, soit par rachat en bourse à un cours qui n'excèdera pas le pair de la valeur nominale, selon un tableau d'amortissement qui sera fixé ultérieurement par arrêté royal.

SOUSCRIPTION. — La souscription sera ouverte le lundi 13 septembre 1937 :

1° EN BELGIQUE :

A Bruxelles : aux guichets du Caissier Colonial (Banque du Congo Belge), 14, rue Thérésienne;

A Anvers : aux guichets du Caissier Colonial (Banque du Congo Belge), 88, avenue de France;

Dans les autres localités : chez l'agent de la Banque Nationale de Belgique.

2° AU CONGO BELGE : aux guichets du Caissier Colonial (Banque du Congo Belge).

Elle sera close dès que les demandes auront absorbé le capital nominal mis en souscription et au plus tard le samedi 18 septembre 1937.

PRIX D'ÉMISSION

Fr. 470 pour Fr. 500 de capital nominal,
payable comme suit :

100 francs à la souscription contre récépissé;
370 francs du jeudi 23 septembre au mercredi 29 septembre 1937 inclusivement, contre remise des titres provisoires.

Les versements libératoires effectués après le 29 septembre 1937 seront majorés d'un intérêt de retard de 5 centimes par jour et par 500 francs de capital nominal attribué, calculé à partir du 24 septembre 1937.

Les souscripteurs qui n'auront pas valablement libéré leur souscription, au plus tard le samedi 23 octobre 1937, seront déchus de leurs droits, sans qu'aucune mise en demeure soit nécessaire; le Ministre des Colonies aura le droit de réaliser les titres non libérés après cette dernière date, pour le compte et aux risques des défaillants.

RÉPARTITION. — Seront éventuellement soumises à répartition les souscriptions présentées le jour de la clôture de la souscription publique.

TITRES DÉFINITIFS. — Les titres provisoires seront échangés contre des obligations définitives à une date qui sera publiée par les journaux, et en tous les cas avant le 15 mars 1939, sans concordance de numéros.

COTE OFFICIELLE. — Les titres de l'emprunt seront inscrits à la cote officielle dès le 30 septembre 1937 pour les titres provisoires et pour les obligations définitives à la date du 5 mars 1938.

Bruxelles, le 1^{er} septembre 1937.

Le Ministre des Colonies,
E. RUBBENS.

on peut impunément oublier la devise : « Souviens-toi que tu n'es pas le seul fou à rouler sur la route »; aucune voiture ne pouvant surgir ni de droite ni de gauche, on n'a qu'à pousser sur l'accélérateur; la vitesse maximum devient la vitesse moyenne. Inconvénients : on ne traverse aucune agglomération, on consomme beaucoup d'essence et on ne voit rien. Déjeuner à Desenzano, sur le lac de Garde.

Après-midi, traversée de Vérone, Vicence, Feltre, Trévis, Miramare, Trieste et d'innombrables villages où, sur les bâtiments les plus en vue, apparaissent, en lettres d'un pied, des inscriptions destinées à convaincre le peuple que ses sacrifices actuels trouveront leur récompense : *Croire, obéir, combattre*, « *Qu'on ne croie pas pouvoir entrer ici sans s'être durement battu* »; « *Celui qui a le glaive a la terre* », « *Ce que nous tenons, nous le garderons.* » Il est difficile de se soustraire à l'obsession de la guerre future. Cela nous change des murailles françaises qui ne recommandent que des apéritifs et des spectacles de cinéma, et où, pour s'accorder à l'état d'esprit général, les inscriptions devraient être : « *Vivons bien, nous mourrons gras* », « *Pour ce que rire est le propre de l'homme* », « *Carpe diem* ».

Logeons près de Trieste, d'où l'on voit, dit le guide, Venise par temps clair. Il fait très beau, mais le temps n'est jamais assez clair pour réaliser les promesses des guides.

19 mai.

Passons la frontière à Fiume, dont le faubourg Suzak est yougo-slave. L'Orient et les difficultés commencent. Premières femmes voilées. Premiers ressorts cassés. Plus d'autos ni de vélos; nous n'en verrons désormais que dans les villes. Plus de routes bitumées; un éternel tourbillon de poussière nous suit. Troupeaux de chèvres et de moutons : les chèvres, individualistes et agiles, disparaissent dans les rochers; les moutons, hésitants et grégaires, se déplacent par paquets. Indigènes en haillons sur leurs ânes et leurs chevaux qui s'effrayent et présentent l'arrière-train pour ne pas voir. Les vaches et les porcs viennent d'abord renifler le radiateur avant de consentir à nous laisser passer.

Novi-Senj-Otocac : la mer n'est pas loin, pays continuellement pittoresque, souvent grandiose, toujours pauvre.

L'essence coûte 8 dinars le litre (5 fr. fr.) et nous faisons 200 kilomètres sans pouvoir nous ravitailler.

Logeons à Gospic : chambres grandes comme des salles de danse et pleines de puces.

* * *

Gracac-Palanka-Knin-Split, où un journaliste, qui sort de prison, nous fait, en allemand, l'éloge de la Révolution française et du président Lebrun, Comme tous les Croates avec qui nous avons causé, il s'estime réduit en esclavage par les Serbes et rêve de l'établissement d'une république autonome. Ne nous lâche qu'après nous avoir montré par le menu le temple de Jupiter, les bains de Dioclétien et d'autres belles ruines qu'il fait trop chaud pour goûter autant qu'il conviendrait. Comme bien des sentiments humains, notre faculté d'admiration est liée à l'état du baromètre et du thermomètre.

Logeons à Omis, face aux sept îles de l'Adriatique.

21 mai.

D'Omis à Sarajevo, capitale de la Bosnie, par Mostar, capitale de l'Herzégovine. On s'imagine pas paysages plus variés et catastrophiques.

A Sarajevo, on nous dit de bien regarder autour de nous,

car c'est ici seulement que subsistent encore l'ancien décor et les anciennes mœurs de l'Islam. La Turquie s'occidentalise et l'Albanie a commencé d'en faire autant. Une centaine de minarets, bazars pouilleux et puants, maisons cossues aux judas grillagés d'où les patriciennes regardent sans être vues.

Nulle part au monde, aussi bien qu'en cette ville, qui rappelle Budapest, l'Orient et l'Occident ne s'affrontent en un tel contraste.

18 heures, face au pont, sur la terrasse d'un grand café musulman, à l'heure de l'apéritif : c'est à cinq mètres d'ici qu'en juin 1914 Prinkip tua l'héritier d'Autriche et sa femme. Une inscription le rappelle, en attendant, nous dit un médecin, qu'une statue soit élevée à l'assassin. Devant nous, musulmans coiffés du fez et musulmanes drapées comme des nonnes se promènent en un cortège bariolé qui s'en va et revient, sorte de liturgie mondaine d'un rythme noble et parfait.

22 mai.

De Sarajevo nous tentons de regagner la mer et nous nous dirigeons sur Dubrovnik, par une route qui, d'après la carte, est internationale et excellente. Après 220 kilomètres de cols, vallées et affreux chemins, nous arrivons à une rivière large et torrentueuse dont le pont s'est écroulé il y a deux ans. D'énormes tas de madriers attestent qu'il entre dans les intentions des pouvoirs publics d'y porter remède un jour. En attendant, nous sommes assez malheureux. Voulant retourner la voiture pour rebrousser chemin, nous l'engageons dans le fossé. La pluie tombe. Un orage éclate. Nous avons faim. Chacun a son système pour retirer l'auto du fossé : crise de commandement, payage, échec. Après deux heures de palabre et de vains efforts, c'est un berger qui, d'autorité, nous fait suivre son plan et parvient à nous tirer d'affaire.

Désormais nous nous attendons à tout et il est entendu que nous sommes en voyage d'exploration.

* * *

23 mai.

Côte dalmate. Race admirable, costumes charmants; par endroits le paysage est comme un océan immobile et déchaîné dont les rochers seraient les vagues.

Dubrovnik : ville touristique où débarquent les croisières.

17 heures : dans la rue principale où la foule des dimanches processionne, un Père franciscain, dignitaire de son ordre, monte la garde devant une affiche collée à la porte de l'église. Nous lions conversation en latin :

« Nous sommes plus de 5 millions de Croates, dit-il qui, en changeant de maîtres, avons simplement changé d'opresseurs. L'Autrichien nous persécutait comme Croates, le Serbe orthodoxe nous persécute comme catholiques. Cette affiche succède à deux autres que la police a lacérées. Elle annonce le service funèbre qui aura lieu, demain matin, pour huit des nôtres, massacrés, il y a quelques jours, non loin d'ici. Les policiers serbes les ont mis à mort sous prétexte de communisme. Parmi ces « communistes » il y avait une fillette de quinze ans!...

— Vous avez cependant vos représentants au Parlement?

— Ils n'osent plus se rendre à Belgrade depuis qu'on en a tué plusieurs en pleine Chambre.

— Vous avez des soldats?

— Nos maîtres ont soin de les disperser en Serbie, Slovénie, etc.

— Qu'attendez-vous de l'avenir?

— L'autonomie. Mais elle n'est pas en vue. Il faudrait la guerre. Mais est-ce qu'un franciscain peut prononcer le mot de « guerre » ?

* * *

Baie de Cattaro. Escalade du Lovcen.

A travers l'ancien Monténégro : population pauvre, indigènes misérablement vêtus; ici et là, des champs grands comme des mouchoirs de poche, dans un désert de rocailles. Beaucoup d'hommes armés. On en voit, le fusil sur le dos, la ceinture de cartouches autour des reins, qui poussent une petite charrue de bois, attelée d'un âne.

A Cettigné, la capitale, un guide, armé jusqu'aux dents, veut nous faire visiter un bâtiment dans un jardin : c'est le palais royal. On dirait la maison confortable d'un médecin d'Ardenne. Nous hésitons. Le guide nous assure que le palais est fort intéressant, qu'on y trouve des lits, des fauteuils et même des coussins. Il faut lui promettre que nous repasserons, pour avoir la paix. Logeons à Antivari, près du lac de Scutari, à la frontière albanaise. Parviendrons-nous à la franchir? Les journaux annoncent que l'Albanie est en révolution : un certain Etem Toto « aurait levé l'étendard de la révolte et entrepris de détrôner le roi »

* * *

On nous laisse passer.

Scutari : la saison des moustiques et de la malaria est proche. De grandes caravanes se forment : chèvres, moutons, ânes, chevaux, hommes revêtus du costume national, femmes couvertes de tous leurs bijoux : plaques, médailles, colliers, chaînettes, et portant leurs beaux enfants sales sur les bras. C'est le départ pour les montagnes, où ceux qui le peuvent vont aller séjourner quatre mois.

P. 3 a pris soin, avant de partir, de devenir membre du Touring Club albanais. Cela nous vaut d'avoir, à notre disposition, un délégué de cette société. Guidés par lui nous visitons Scutari et nous nous instruisons :

« L'Albanie est une nation musulmane gouvernée par le roi Zogu. Le pays est grand comme la Belgique, compte un million d'habitants et possède 17 kilomètres de voie ferrée.

» — Pourquoi les femmes ne sont-elles pas voilées ?

» — C'est le roi qui, voici trois mois, leur enjoignit d'ôter leur voile.

» — Cela ne vous empêche pas de croire en Dieu, j'espère ?

» — Il n'y a plus que les vieilles gens qui fréquentent la mosquée. Nous les jeunes, nous n'ajoutons plus foi à ces histoires-là ?

» — Comme les chevaux et les moutons, alors ?

» — Comme les Français ! Pour nous, notre Dieu c'est le roi Zogu. Sous son règne on ne vole plus en Albanie — cela, c'est bon pour les Serbes ! — et nous voulons avancer rapidement dans la voie de la civilisation occidentale. Comme les Français !

» — Vous pensez que nous croyons que M. Lebrun est Dieu ?

» — Nous sommes fort en retard. Nous n'avons ni routes, ni capitaux, ni industrie, ni juifs. Il nous faudrait des juifs. Mais notre roi Zogu...

» — Est-ce qu'il est marié ?

» — Non. Le peuple le regrette. Mais, il n'en a pas le temps. Le bien de ses sujets occupe tous ses instants. »

26 mai.

Tirana, capitale; résidence royale; aspect d'un gros bourg où les rues sont tracées, mais non construites. Il y a deux « grands hôtels » : l'un, italien, confortable, rempli d'ingénieurs et de

commerçants qui s'intéressent aux pétroles albanais et arborent l'insigne fasciste; l'autre où l'on songe, paraît-il, à installer prochainement l'eau courante.

* * *

Histoire d'Etem Toto :

1. *Telle que nous la lisons dans un journal français* : « Une révolution a éclaté en Albanie. Un agitateur bolcheviste, du nom d'Etem Toto, à la solde de Moscou, a déclenché une action révolutionnaire. Déjà une partie de l'armée et plusieurs provinces se sont ralliées à sa cause. L'état de siège est proclamé. Les frontières sont fermées. Que va-t-il advenir du jeune royaume ? »

2. *Telle qu'on nous la raconte à Tirana* : Il y a six mois, Etem Toto était premier ministre et le meilleur ami du roi. C'était l'homme des jeunes, qui le savaient opposé à l'influence italienne. Les vieux le renversèrent et voulurent l'empêcher de revenir aux affaires. Un soir qu'il dînait sur la terrasse de sa maison d'Argyrocastro, une balle de fusil s'égara de son côté. Ce fut son frère qui fut tué. Mais cet événement renseigna suffisamment Etem Toto sur les sentiments que certains nourrissaient pour lui. Décidant de prendre les devants, il réunit cinq cents partisans et tenta de courir sa chance. Mais les choses tournèrent vite mal pour lui, et ce matin on annonce, à Tirana, qu'il a été tué là-bas, quelque part, dans les montagnes.

* * *

Visite aux Begtashis :

Ce sont des moines musulmans dont le chef, récemment expulsé de Turquie par le laïcisateur Atatürk, se trouve à présent près d'ici. On le dit très abordable; et pendant que P. I. et P. 2, saisis de vertige mondain, vident jusqu'à la lie la coupe des honneurs officiels de Tirana, nous prenons, P. 3 et moi, le chemin du monastère où réside Salih Niazi Dede, supérieur de tous les Begtashis du monde.

Ce n'est qu'à une lieue de la ville, mais la route est affreuse : rivières, fondrières. L'auto, dont les ressorts sont de nouveau cassés et qui est en réparation au grand (et unique) garage de Tirana, ne pourrait s'y aventurer. Nous prenons un sapin qui reste lui-même en panne à mi-chemin.

Plusieurs petits bâtiments groupés sur une éminence, dans un cirque de montagnes. Des troupeaux paissent dans la vallée : ces moines, travaillant de leurs mains, sont riches et exercent largement l'hospitalité. En arrivant, nous rencontrons le primat des Begtashis de Hongrie qui retourne en son pays et se dépêtrer, comme il peut, de la boue où nous-mêmes nous nous débattons. En partant, nous croisons une caravane qui vient passer la nuit au monastère : ce sont des montagnards qui se rendent avec leurs petits ânes, pleins de bonne volonté et ployant sous la charge, au marché du lendemain à Tirana.

Le chef des Begtashis, aimable et grave vieillard, au fez blanc entouré d'un ruban vert, nous reçoit sur le perron. Dans la pièce où nous entrons, comme dans toutes les autres, de belles tentures revêtent les murs et d'admirables tapis couvrent le parquet. Il y a quelques chaises, mais surtout des divans où l'on s'étend la nuit pour dormir et où, le jour, on s'assied à la turque pour parler et fumer.

Par l'interprète, je m'excuse de prendre son temps à un homme si considérable et remercie. Il répond qu'on ne le dérange jamais, qu'il ne demande qu'à nous être agréable et à nous renseigner. A plusieurs reprises un de ses moines apporte des cigarettes et du café turc. Je comprends ceci :

Les Begtahis du premier degré sont 4 à 500.000, répandus en

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut Dames de Saint-Nicolas

COURTRAI — RUE DITE « VOORTSTRAAT¹ », 47

ÉCOLE POUR INFIRMIÈRES à partir d'octobre prochain

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT
EXTERNAT

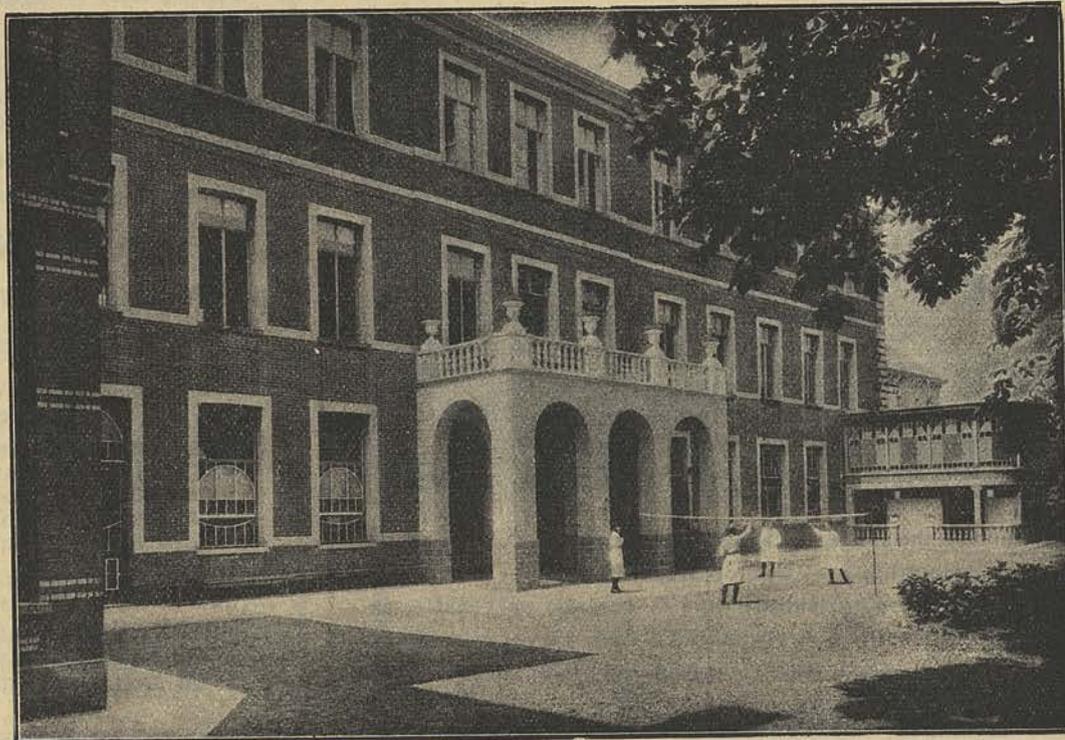
Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat

DIXMUDE :

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT

Cours primaires, moyens - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués.



PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation
COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études, de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

INSTITUT DES

Religieuses Ursulines de l'Union Romaine

RUREMONDE (Limbourg hollandais)

Cours spécial pour jeunes filles de langue française, désirant apprendre le néerlandais

Institut de la Sainte-Famille

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités ancienne. — Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION

EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Section spéciale pour petits garçons de six à huit ans. — Jardin d'enfants.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5)

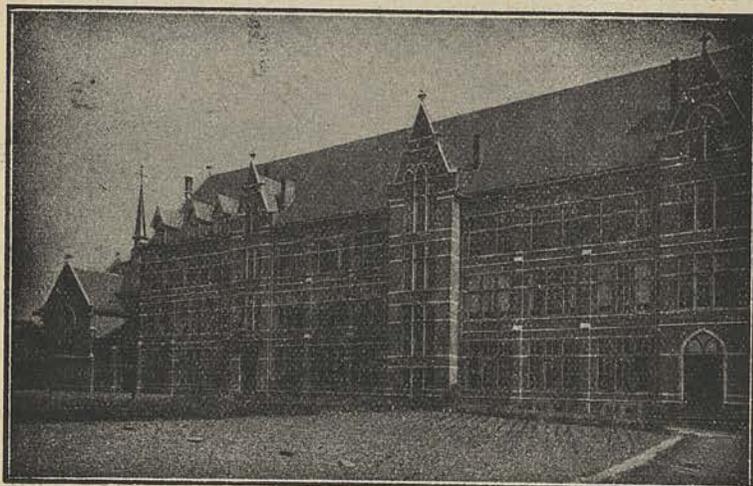
Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. Humanités anciennes. — Internat. — Demi-pension. — Externat.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.
Section scientifique. — Section préparatoire.
Ecole moyenne d'Agriculture sous le contrôle de l'Etat.
Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2
Pour renseignements demander prospectus.

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire  Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE 
ECOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.
Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Institut Saint-Louis

38, boulevard du Jardin Botanique, BRUXELLES
(Maison de campagne à Zellick.)

Internat — Externat — Demi-pension

Section préparatoire : 38, boulevard du Jardin Botanique et 18, rue de Verviers (ancien Institut Saint-Josse).
Les enfants sont admis dès l'âge de 6 ans.

Humanités modernes (commerciales).

Humanités anciennes.

SECTION SCIENTIFIQUE

préparatoire à l'École Militaire
et aux Écoles spéciales des Universités

Enseignement supérieur :

Institut Supérieur de Commerce reconnu par l'Etat (le soir, de 19 à 22 heures); diplôme de candidat en sciences commerciales (3 années d'études), licencié en sciences commerciales et financières (2 années d'études), en sciences commerciales et consulaires (2 années d'études).

Ecole des Sciences Philosophiques et Religieuses (quatre soirées par semaine, de la Toussaint à Pâques).

Faculté de Philosophie et Lettres conférant le grade de candidat en philosophie et lettres préparatoire, au doctorat en droit et à la licence en philosophie et lettres.

Institut SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, Bruxelles
65, rue du Conseil, Bruxelles

Externat - Demi Pensionnat - Internat



Section
scientifique

Humanités
anciennes

Humanité,
modernes

Section
préparatoire

Europe, en Afrique et en Asie. Ceux du second degré (sorte de tertiaires ou oblats), qui mènent la vie séculière, sont plus de dix millions. Les premiers font deux stages, avant d'être définitivement reçus dans la communauté : l'un de trois ans, après lequel il sont renvoyés dans le siècle où ils continuent de se tâter et où ils peuvent rester, s'ils le désirent; l'autre de deux ans (s'ils reviennent), après quoi on leur perce l'oreille droite et l'on y met un gros bouton noir : c'est le signe de leurs engagements perpétuels. Comme les religieux catholiques et orthodoxes, ils vouent la chasteté et l'obéissance et se réunissent dans une « chapelle » pour prier en commun. Les femmes « begtashis » ne quittent pas le monde et ne sont pas admises à prononcer des vœux perpétuels.

Salik Niazi Dede nous montre tout ce que nous désirons voir : chapelle, salle de réunion, dortoirs, sa chambre à lui où il étudie et prie. Il nous mène chez le supérieur local qui est en compagnie d'une femme, accompagnée de son petit garçon (les begtashis donnent des conseils à qui leur en vient demander); il nous invite à dîner; consent à se laisser photographier, debout, assis, seul ou avec ses moines; il fait tout ce que nous voulons. C'est un sage qui respire la paix intérieure et la charité, et qui a l'air de n'avoir d'autre occupation sur terre que de nous obliger. Aucune précipitation ni agitation, le regard droit : je n'oublierai jamais ses bons yeux et son doux sourire.

— Vous avez partout des tapis magnifiques.

— Je regrette que nous n'en ayons pas de plus beaux à vous montrer; les tapis, comme tout ce qui est beau, honorent Dieu.

— Vous fumez?

— Nous fumons et nous usons avec reconnaissance des bonnes choses que Dieu a faites pour l'homme.

— Vous priez pour les morts?

— Nous prions pour tous les morts et pour tous les vivants.

— Est-ce que vous demandez pardon de vos péchés?

— Non! Nous les oublions, comme Dieu les oublie. Il faut vivre dans le présent, ne se préoccuper ni du passé ni de l'avenir.

Je tire mon chapelet et lui montre le crucifix. Il met ses bras en croix et dit :

— Jésus est le plus parfait des Begtashis, nous l'aimons et le prions.

Il me parle ensuite de leurs traditions millénaires, de leurs saints et de leurs martyrs, d'une prochaine grande réunion des supérieurs qui se tiendra dans ce monastère et où, dit-il, « on priera particulièrement pour nous ».

Je suis un peu ému en le quittant et le lui dis. Il demande à l'interprète de nous assurer « qu'il nous rend grâce de notre visite et qu'il en gardera toute sa vie le souvenir ».

OMER ENGLEBERT.

(A suivre.)

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,

la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques

et scientifiques.

Giacomo Leopardi

(1798-1837)

L'Italie vient de célébrer avec éclat le centenaire de la mort d'un de ses plus grands poètes. A un moment où le monde ne semble que trop négliger les valeurs spirituelles, il est réconfortant de voir un peuple redevenu conscient de sa propre puissance magnifier la mémoire d'un homme dont le plus beau titre de gloire est d'avoir composé quelques pièces lyriques. Chaque époque est caractérisée par l'aspect sous lequel lui apparaissent les figures célèbres du passé. La réputation de Leopardi n'a jamais subi d'éclipse; mais les générations qui se sont succédé ont chacune retenu, dans l'œuvre du maître, tel ou tel élément particulièrement admiré, au détriment d'autres faces de sa riche personnalité. Et l'évolution de cette renommée est en même temps toute une histoire de l'esprit italien au cours d'un siècle.

Le comte Giacomo Leopardi est né à Recanati, gros bourg des Marches, le 29 juin 1798; son père Monaldo, descendant d'une vieille famille de noblesse, avait alors vingt-deux ans et sa mère Adélaïde, fille du marquis Antici, était encore plus jeune. L'enfant passa la première moitié de sa courte vie dans sa maison natale, où il reçut une éducation conforme en tous points aux idées de l'ancien régime. Le comte Monaldo, homme fort instruit et cultivé (d'autre part incapable de gérer sa fortune), s'adonnait aux lettres et un peu à la politique de clocher : il était connu pour ses opinions « cléricales » et « réactionnaires » et fit de son mieux pour les inculquer aussi à ses enfants. Son fils aîné, chétif et malingre, marqué de tares héréditaires, fit preuve néanmoins d'une précocité extraordinaire : à dix ans il ne se souciait plus de son précepteur, prêtre ignorant, et voulait acquérir par lui-même sa propre culture; à onze ans il traduisait Horace en vers italiens; à treize il composait une tragédie en vers, où les beautés ne font nullement défaut; depuis lors et jusqu'à dix-neuf ans il passait ses journées dans la bibliothèque paternelle, à étudier les auteurs grecs et latins; sa santé en souffrit au point qu'il resta toute sa vie difforme — ses épaules rentrées le faisaient prendre pour bossu — et infirme, les yeux malades, les poumons atteints. Jusqu'à la fin de ses jours il ne devait presque plus jamais se trouver en bonne santé — et nous verrons l'action exercée par ses douleurs physiques sur son œuvre littéraire.

En attendant, le jeune homme avait acquis une érudition stupéfiante, au point d'écrire les deux langues classiques mieux que l'italien. Il apprit presque aussi bien le français, l'anglais et l'espagnol. A mesure qu'il prenait de l'âge, l'atmosphère de vase clos où le maintenaient ses parents lui paraissait de moins en moins supportable. On a beaucoup médité de la « tyrannie » de Monaldo et de son épouse; en réalité, ils voulaient surtout préserver leur fils du contact d'un monde à leurs yeux corrompu, plein d'esprit libertin, subversif. Ils ne pouvaient, hélas! empêcher leurs enfants de goûter les poisons intellectuels du siècle par la lecture et la correspondance. Après plusieurs années de vains efforts, Giacomo obtint enfin qu'on le laissât partir pour Rome...

Jusque-là, la seule péripétie extérieure tant soit peu dramatique de son existence avait été une tentative de fugue en compagnie de son frère cadet Carlo. Mais dans son for intérieur le jeune philologue avait senti passer plusieurs tempêtes violentes, toutes causées par l'amour. Les feux avaient allumé en lui la flamme de l'inspiration poétique et en 1816 il composait la première élégie qu'il ait plus tard jugée digne de figurer dans son recueil lyrique. La correspondance avec le célèbre écrivain

Giordani avait attisé en Leopardi un autre sentiment jusque-là refoulé : le patriotisme ardent qui engendra, dès 1818, les fameuses canzones « *All' Italia* » et « *Sopra il monumento di Dante* ».

Dès son entrée dans le monde, Leopardi était marqué des principales empreintes que devait porter son œuvre : en premier lieu, ce « binôme » de l'Amour et de la Mort dont parle Lionello Finni; puis, le sentiment de la Patrie, le culte de l'Antiquité et le germe d'une conception pessimiste de l'Univers.

Novembre 1822 : la cage est ouverte, l'oiseau prend son essor pour s'élancer dans l'espace. Ivre de liberté, il respire avec délices le grand air; mais voici venir déjà l'amère désillusion. A peine le roi de l'azur s'est-il posé sur le sol qu'il sent la bassesse des hommes qui l'entourent : tels seront les albatros de Baudelaire, captifs sur le navire, qui

*Maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.*

Leopardi, plus que maint autre, a fait l'expérience que narre son émule français :

*Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Le comte Giacomo Leopardi porte un beau nom; mais combien de comtes — de ducs, de princes même — n'abrite pas la Ville éternelle? Il est aristocrate, mais pauvre; jeune, mais laid et souffrant; il a du génie, mais il ne sait pas se mettre en valeur. Voilà pourquoi, dans sa double recherche de l'Amour et de la Gloire (la fortune non plus, il ne l'aurait pas méprisée), il échoue. Ou du moins il croit échouer; car, si les femmes se moquent de lui, il trouvera des amis dévoués, dont l'un le soignera avec abnégation jusqu'à la dernière minute; si la foule reste ignare de son œuvre, l'élite des érudits et des gens de lettres s'inscrit dans les rangs de ses admirateurs. Plusieurs d'entre eux pousseront la délicatesse jusqu'à assurer au poète sa subsistance, si discrètement que son caractère n'en prendra pas ombrage.

Mais voilà : les poètes ont été de tous temps égoïstes, naïfs et ingrats comme les enfants. Ils ne voient que les torts qu'on leur cause et ils jugent de tout l'univers par leur expérience personnelle. C'est leur droit sacré, c'est pourtant aussi notre droit à nous de rester sceptiques quand le poète nous présente sa conception du monde, née de l'affectivité, comme le résultat d'une pensée logique et rationnelle!

Depuis 1822 Leopardi sera le voyageur inquiet sur la terre, ballotté par le sort entre Rome, Milan, Bologne, Florence, Pise, Naples — et Recanati, la cité natale. A plusieurs reprises, le poète auquel le climat familial, avait longtemps paru intolérable, éprouve la nostalgie du foyer paternel; une prison, certes, mais aussi un nid dont la chaleur fait du bien quand la tempête glaciale du dehors vous a fustigé! Le 29 avril 1830, Giacomo quitte pour la dernière fois la maison de ses parents, et jamais plus il ne les reverra. Il restera pourtant en correspondance avec eux, les assurant de son amour filial et — hypocrisie? égards? respect humain? — de sa foi chrétienne toujours vive. En 1832 il fait la connaissance du Napolitain Antonio Ranieri, dont il partagera désormais la demeure, à Florence, puis à Naples. De 1833 à 1836 il habitera en été une villa au pied même du Vésuve, et en hiver une maison dans un faubourg de la capitale des Deux-Siciles. La douceur de la température avait d'abord procuré quelque soulagement à ses maux; bientôt, accablé de

phtisie, d'ophtalmie et d'hydropisie, il restera presque constamment cloué sur son lit de douleurs, broyant du noir, incapable de lire et de travailler. Les rares intervalles, il les remplit de quelques poésies, belles, tristes et désespérées entre toutes. Le 14 juin 1837 la mort vient enfin lui apporter la délivrance tant souhaitée; il paraît avéré qu'immédiatement avant sa fin, le grand révolté s'est réconcilié avec Celui qu'il avait voulu, et qu'il n'avait pu fuir, avec Celui qui est « terriblement présent dans son œuvre ».

« Il était de taille médiocre, penchée et frêle; son teint blanc tournait au livide, il avait une tête grosse, un front carré et large, des yeux bleus et langoureux, un nez droit, les traits du visage extrêmement délicats, une élocution modeste et une voix quelque peu sourde, un sourire ineffable et quasi céleste » : tel nous le dépeint le fidèle Antonio Ranieri. Il est étonnant de voir quelle puissance intellectuelle résidait dans ce corps si débile — car les écrits de Leopardi nous surprennent par leur variété, par la solidité de leur étoffe, par la concision et le brillant du style et par l'acuité dialectique.

Ne voilà-t-il pas de singuliers éloges pour des pièces lyriques? Aussi n'est-ce pas aux poésies de Leopardi que nous songeons, mais à son œuvre de prosateur et de savant.

L'on oublie trop, de nos jours, que le célèbre lyrique s'est acquis sa première notoriété par des ouvrages d'érudition : commentaires critiques des écrivains hellénistiques de la décadence, éditions et traductions de textes grecs, latins et vieux-italiens. Leopardi, qui possédait un don d'assimilation prodigieux, s'amusa entre autres à composer lui-même des pastiches des auteurs qu'il étudiait; il fit passer pour authentiques des odes en grec ancien, écrites par lui à dix-huit ans, ainsi que le *Martyre des Saints Pères du mont Sinaï*, un prétendu traité d'édification du Trecento, né en réalité cinq siècles plus tard dans le cerveau d'un fils de Recanati... A part ces plaisanteries (car, en bon Latin, ce mélancolique ne détestait ni la satire, ni l'ironie, ni la mystification), l'apport de Leopardi philologue était très sérieux; la valeur scientifique en était considérable pour l'époque, et elle suffit à susciter l'admiration des maîtres de la discipline, d'un de Sinner et d'un Niebuhr, qui voulut obtenir pour le jeune Italien une chaire à l'Université de Bonn.

Tout comme un Lucien de Samostate ou un Marc-Aurèle, Giacomo Leopardi écrivit une foule de petits traités, dialogues et autres opuscules, mi-scientifiques, mi-littéraires : leur réunion porte le titre d'*Operette morali*. La forme extérieure changeante cache partout la même préoccupation : celle d'étayer la doctrine philosophique pessimiste de l'auteur. M. de Sainte-Beuve, qui s'y connaissait, estimait que, « comme style, on n'a peut-être rien écrit de mieux dans la prose italienne de nos jours ». C'est pour la forme prestigieuse, plutôt que pour le fond, contestable et peu original, que nous relisons avec délices la *Comparaison des sentences de Brutus le Mineur et de Théophraste* (éloge du suicide), l'*Histoire de l'espèce humaine* (à quoi bon les hommes? ils ont toujours été aussi méchants qu'inutiles), *Parini* (biographie de l'illustre écrivain) et les *Dialogues*. Outre ces *Operette*, Leopardi a laissé, dans le même ordre d'idées, des *Pensieri* et un journal (*Pensieri di varia filosofia*), plus connu sous le nom de *Zibaldone*. Partout, les mêmes splendeurs d'un style vigoureux et figolé à la fois, partout les mêmes raisonnements d'un désespoir à froid, emmêlés d'observations d'une rare finesse et perspicacité. Il est encore d'autres documents, infiniment plus sympathiques et plus humains, de la détresse leopardienne : son *Epistolario*, un des plus beaux de la littérature italienne, contient les lettres, presque toujours sincères à l'excès, que le grand tourmenté écrivit à ses parents et à ses familiers. Nous y trouvons une simplicité authentique, une description, poignante

dans sa franchise, des peines de l'âme et du corps, partout sauf dans les lettres adressées à Monaldo. Parlant à cœur ouvert au frère, à la sœur, à des amis, à des étrangers, Leopardi se referme, devant son père dans la chair, comme devant le Père de tous les hommes...

L'œuvre proprement poétique de Leopardi se compose de deux petits volumes : un poème satirique héroï-comique qui rappelle parfois Arioste, les *Paralipomeni della Batracomiomachia*, suite du *Pseudo-Homère* où l'auteur, avec une verve non surpassée, avec une ironie cinglante, fustige la petitesse des hommes de son temps, transformés en rats et en souris qui se font la guerre; et le mince recueil des trente-neuf *Canzoni*. C'est à elles avant tout que Giacomo Leopardi doit l'immortalité, ce sont ces quelques pièces de vers qui lui ont assuré une des premières places au Panthéon de la richissime littérature italienne.

« Depuis celui de Pétrarque, l'Italie n'avait pas eu d'autre *Canzoniere* comme celui de Leopardi, où se reflétaient avec tant de perfection et de sincérité les espérances et les douleurs d'une âme, où la correspondance fût si exquise et si intime entre la matière et la forme, et où celle-ci rendît celle-là avec une si transparente lucidité » : ce jugement d'un grand critique italien, Alessandro d'Ancona, nous explique la popularité des *Canzoni*, le seul livre, avec les *Promessi sposi* de Manzoni et peut-être les *Prigioni* de Pellico, qui date du Risorgimento et que tout le monde lit et relit encore, non par snobisme ou par convention, mais pour se délecter et pour élever son esprit.

Vingt-deux de ces *canzones* ont été composées de 1816 à 1824, les autres de 1826 à 1836. Les pièces de la première période sont déjà animées de ce singulier pessimisme appelé depuis « leoparden »; les réminiscences des classiques latins y sont fréquentes.

La seconde période voit le développement du pessimisme qui, de sentiment, devient doctrine philosophique et va jusqu'à l'affirmation de la douleur universelle; le « patron » littéraire du poète, c'est ici surtout Pétrarque. Quand nous parlons d'« influences », nous voulons seulement indiquer une parenté extérieure dans les sujets, dans les mots, dans la métrique; l'inspiration elle-même, les merveilles du style, bref tout ce qui fait la valeur intrinsèque de l'œuvre, sont toujours éminemment personnels et originaux.

Giosuè Carducci, l'autre grand poète du siècle, qui fut aussi un critique universitaire distingué, considère le lyrisme de la première manière leopardenne comme fruit d'une ère « de contraste psychologique et d'avancement continu dans l'art », tandis que la seconde manière correspond aux années « d'arrêt dans la perfection originale de l'art, mais de souffrance et d'abattement de l'âme ». Dans quelle école ranger ce chantre du mal du siècle et du *Weltschmerz* poussés au paroxysme, ce cousin des Musset et des Baudelaire, des Lenau et des Slowacki? Cet Italien épris de l'antiquité, ce passionné de la beauté, de la clarté, de la simplicité? Ce frère par la pensée d'un Schopenhauer ou d'un Hartmann, cet admirateur des stoïciens hellènes et romains? Est-ce un classique, ou un romantique? Laissons donc de côté les étiquettes sans valeur; Leopardi n'est d'aucune école, il participe de l'esprit classique et des aspirations romantiques, mais il les domine tous deux dans une synthèse individuelle.

La forme : une langue châtiée, admirablement souple, tantôt tendre et douce, tantôt puissante et violente. La phrase est tantôt brève tel un commandement, ou dépouillée, nue, telle la Vérité — qu'elle veut énoncer —; tantôt, ce sont des périodes savamment agencées, c'est un enchevêtrement d'images rutilantes ou délicatement colorées. Leopardi a introduit maintes innovations dans le schéma métrique, jusque-là obligatoire, du pétrarquisme; il a libéré le vers de ses entraves conventionnelles, et il l'a enrichi par l'emploi fréquent de la rime intérieure.

Toujours, les vers sont délicieusement nombreux; les rythmes cadencés et harmonieux, d'une sonorité enivrante, viennent chanter à nos oreilles et nous ensorceler. L'auditeur ne perçoit plus le sens des mots, il est indifférent au désespoir et à la mélancolie qui s'élève de ces strophes; il se sent transporté, heureux, grâce à la beauté du Verbe en soi, du Verbe dégagé de ses fonctions de symbole et devenu musique pure.

Ce n'était pas là l'effet recherché par le poète : le génie travaillait Leopardi pour arracher à la langue toscane ses plus intimes secrets, mais il agissait sans que l'aède le voulût; nul style n'est plus simple, plus dénué d'appâts que celui des *Canzoni* (si nous en exceptons le pathétique un peu rouflant et par trop sévère des *Odes patriotiques*, pièces du plus pur classicisme). Le but auquel tendait le chantre de *Silvie* et de *Nérine*, l'auteur de l'*Hymne aux Patriarches* et de l'*Ode à Angelo Mai*, c'était d'influer sur autrui et sur soi-même, d'émouvoir par le sujet, de persuader par les idées, de fixer et de calmer sa propre douleur.

Voyons donc « le contenu », c'est-à-dire les thèmes et le fond de pensée. Sauf dans les chants patriotiques (*All Italia, Sopra il monumenta di Dante, Ad Angelo Mai*), le poète part toujours de quelque détail futile, de quelque humble souvenir, de quelque simple et familière description de la nature, pour s'élever aux grandes visions, aux conceptions cosmiques. L'enfant même pourra goûter le charme des tableaux champêtres du *Sabato del Villaggio* ou de la *Sera del dì difesta*, la beauté du cadre dans la *Ginestra*, mais sans saisir évidemment le sens profond de ces symboles. Derrière la variété du décor ce sont toujours les mêmes *leitmotive* qui reviennent : L'Amour, « de notre vie l'ultime mirage », éternel tentateur de l'homme, démon malfaisant puisqu'il provoque de fallacieux espoirs et cause d'irréparables déceptions (*Il primo amore, A Silvia, Le Ricordanze, Amore Morte, Ad Aspasia*); l'inutilité de la vie, la cruauté de la Nature, la proximité constante du Néant et de la Mort (*Spento il diurno raggio, Canto notturno d'un Pastore, La quiete dopo la tempesta, L'infinito, Il passero solitario, Il tramonto della Luna, La Ginestra*); ou encore la hantise de siècles lointains, d'un bonheur primitif, rendu impossible par la corruptrice civilisation (*Inno ai Patriarchi*). Parfois seulement, une note claire, rapidement évanouie (*A la Primavera*); en général l'atmosphère est lourde de cette *noia*, de cet ennui métaphysique qui devait faire frémir Baudelaire. « L'homme se désennuie par suite du sentiment même, toujours vivace, de l'ennui universel et nécessaire. » Ennui fait de souvenirs (« Il n'est plus grande douleur que de se rappeler les temps heureux dans la misère; « Jeunesse, hélas! jeunesse s'est éteinte! ») et d'une négation de toutes les valeurs vitales : le plaisir (« tout plaisir est un jeu »), mais aussi l'effort (« la gloire et l'honneur, pensée-je, sont des fantômes »); « la vie n'a pas de fruit », bref la vie elle-même (« vivre est un malheur, mourir une grâce »); « ne jamais voir la lumière était, je crois, la meilleure chose ». La nature est cruelle (« la nature, dans ses actes, se soucie d'autre chose que de notre mal ou de notre bien »); notre existence est aussi dépourvue de sens que celle du genêt, fleur qui éclôt dans les fissures de la lave, au pied du Vésuve, et qui sera submergé un jour par les masses incandescentes, sans avoir servi à rien sur terre. Face à cette calamité qu'est l'existence même, le poète ne s'incline pas dans une lâche angoisse; la tête haute, il « offusque le Néant qui l'assigne », il attend avec un calme imperturbable que son sort s'accomplisse. Par ce côté héroïque, la conception du monde leopardenne rappelle lord Byron allant combattre en Grèce, elle annonce un Nietzsche ou un Spengler qui, ne connaissant nul Espoir, incitent quand même les hommes à l'action.

Deux manques de conséquence sautent aux yeux dans la doctrine de Leopardi, que lui-même, et avec lui de nombreux

contemporains, croyaient parfaitement logique et cohérente. Vincenzo Giaberti, prêtre et penseur politique, admirateur du poète, écrivait : « Les œuvres de Leopardi sont animées d'une mélancolie profonde, d'un tranquille et logique désespoir, qui apparaît au lecteur non comme une maladie du cœur, mais comme une nécessité de l'esprit, et comme l'extrait de tout un système ». Leopardi, de son côté, protestait, dans une lettre à de Sinner, du caractère purement intellectuel de ses idées, dues à son entendement seul. Nous les voyons, nous, la postérité, comme fortement teintes de subjectivisme. S'il n'en était ainsi, comment expliquer la nostalgie d'un passé meilleur, et comment comprendre l'exhortation à l'action patriotique?

D'une part

*Ce m'est un apaisement
que me rappeler les années de ma douleur et les dénombrer.
Oh! comme il arrive le bienvenu
dans la jeunesse, à l'âge où est longue la carrière
de l'espérance et brève celle de la mémoire,
le souvenir des choses passées,
fussent-elles tristes, quand les peines durent encore!*

(A la Lune, trad. par L. Vincendon.)

Et

*Quand de ces grands espoirs il me souvient,
Un sentiment m'accable,
Après, désolé,
Et de nouveau sur mon malheur je me lamente.
O Nature, Nature,
Pourquoi ne tiens-tu point
Tes promesses d'alors? Et les enfants,
Pourquoi les duper à ce point?*

(A Silvie, trad. par H. Buriot-Darsiles.)

Si la nature est toujours cruelle, elle a dû l'être au temps des patriarches, comme elle l'est aujourd'hui. Le poète n'aurait donc pas de quoi rappeler de ses vœux les époques primitives, puisqu'alors comme aujourd'hui tout bonheur eût été illusion. Il semble bien que le pessimisme de Leopardi soit causé par la vaine recherche du bonheur individuel; si le poète l'avait trouvé pour soi, il en eût reconnu aussi la possibilité pour autrui. S'il avait trouvé femme et eu des enfants, il n'aurait certes pas demandé à l'astre nocturne :

*Dis-moi, Lune, à quoi donc
Sert au berger sa vie?
A quoi le sert la tienne? Eclaire-moi le but
De mon court passage ici-bas;
Celui de la course éternelle
Utilité? profit?
Je n'en découvre aucun
Car, sans doute, pour tous, quel que soit leur état,
Qu'ils gisent à l'étable ou bien dans un berceau,
Le jour de la naissance est un jour de malheur.*

(Chant nocturne d'un berger nomade de l'Asie,
trad. par E. Bestaux.)

Et le culte que nourrissait le poète pour cette forme spéciale de l'héroïsme qu'est le dévouement, la lutte pour l'Italie, forte, libre, régénérée? Puisque la vie ne comporte ni utilité, ni profit, quel avantage y a-t-il à vivre dans une patrie indépendante plutôt que sous le joug étranger? Non, Leopardi n'était pas un impitoyable logicien; toute sa révolte vient de la sensibilité blessée. Il ne pouvait s'empêcher de compatir aux maux de son pays, aussi peu qu'il savait faire abstraction de ses épreuves à

lui, physiques et morales. Leopardi n'est pas le sceptique désabusé et marmoréen, le Croyant orgueilleux de l'irréligion à la Vigny. Dans chaque ligne où s'étale l'apparence de la superbe dans la négation, nous sentons un désir ardent du miracle, une appétition tourmentée du moindre signe de la Divinité. Nous percevons derrière le masque de fierté l'homme qui *voudrait* faire acte d'humilité, confesser enfin un amour du Créateur et des choses créées, une espérance d'avenir meilleur pour soi et pour la communauté nationale. Cette Foi et cette Espérance, il s'y dérobe, parce qu'il ne voit pas, aveugle qu'il est, la Charité. Par son désir des trois grandes vertus, Leopard se confirme, non pas antichrétien ou « achrétien », mais chrétien rentré, comme un Baudaire ou un Thompson avant la « conversion ».

L'Italie d'il y a cent ans ne connaissait qu'un souci : se délivrer de la domination étrangère qui pesait sur elle et réaliser l'Unité. Dans cette lutte tous les auxiliaires étaient précieux : la parole du poète aussi bien que la bombe du conspirateur. Leopardi n'a pas vu la terre promise; mais ceux qui atteignirent le nouveau Canaan étaient guidés dans leur marche par les vers splendides, où le poète des *Canzoni* rappelait l'antique grandeur de l'Italie et exhortait la race avilie des petits-fils à se montrer digne des aïeux et à refaire la patrie. Peu importait que le poète fût chrétien ou païen, pessimiste ou optimiste, amoureux déçu ou Céladon triomphant, pauvre malade ou héros resplendissant de vigueur! Il était patriote et détesté des régimes de police et de réaction : cela décida de la faveur dont jouirent les œuvres de Leopardi auprès des hommes de son temps et de la génération suivante. Les idées philosophiques de l'auteur ne furent pas négligées, mais on les accommodait au courant de pensée de l'époque : pour les romantiques « sombres », Leopardi n'était qu'un byronien de plus, pour les romantiques épris d'enthousiasme optimiste il était un instigateur de l'action.

Lorsque l'unité italienne fut devenue un fait accompli, on se tourna vers les choses de l'esprit, non plus pour asservir la pensée à un but politique, mais à des fins de recherche « désintéressée » (ou crue telle). Vint le positivisme, naturaliste et matérialiste : Leopardi fut célébré comme un libertin affranchi des illusions métaphysiques. Avec les dernières années du siècle, le symbolisme et l'impressionnisme prennent possession de la littérature : Leopardi est magnifié comme poète pur et comme artiste incomparable du verbe. L'avant-guerre immédiate connaît un renouveau de l'idéal classique, allié à une volonté d'héroïsme et de jouissance nationale : sous tous ces rapports, Leopardi est reconnu comme maître. Et enfin, l'Italie fasciste, contemporaine de notre époque trouble et inquiète : elle admire Leopardi, « italianissime » de toutes les fibres de son être, elle se refuse à voir en lui l'athée négateur, elle plaint les douleurs de l'homme et reconnaît le serviteur passionné de l'Idéal, le chercheur infatigable de la Foi.

Prof.-Dr O. FORST DE BATTAGLIA.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

INTERNAT — EXTERNAT

Section préparatoire. — Section moyenne avec cours supérieurs.
École normale primaire agréée par le Gouvernement.
École normale moyenne archi-épiscopale pour formation de
régentes avec cours préparatoires.

Humanités gréco-latines 6 années. Certificat homologué
par le Gouvernement.

Humanités modernes.

École supérieure de sciences pédagogiques et d'éducation
familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut
Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme
reconnus par le Gouvernement.

Institut des Dames de Marie

PENSIONNAT DE COLOMA. — MALINES

Cet établissement situé à quelques minutes de la gare de Malines
et à proximité de Bruxelles et d'Anvers, constitue une riante maison
de campagne, entourée d'un parc splendide, à la disposition des
élèves, avec plaine de tennis, terrasses pour jeux et gymnastique
(7 hectares).

Programmes du Gouvernement.

Enseignement primaire — moyen — supérieur. Cours de commerce,
de sténo-dactylographie, préparant aux examens d'aide-comptable.
Langues modernes. Cours ménager. Coupe. Confection. Lingerie.
Arts décoratifs. Callisthénie.

Atmosphère familiale. Confort moderne.

INSTITUT DES

DAMES DE MARIE

UCCLE-LEZ-BRUXELLES, rue Edith Cavell, 143

Maison-Mère.

INTERNAT-EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Cours primaires, moyens, supérieurs.
Humanités anciennes.

Maisons filiales : cinq en Belgique; cinq en Angleterre; deux en Cali-
fornie; une en Urundi (Congo belge).

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants

à Rijmenam lez-Malines

Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Prome-
nades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation
privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses
Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

Home

Saint-Alfred

MAISON DE REPOS

POUR MESSIEURS

TENUE PAR

les Frères de la Charité

A CASTEAU-LEZ-SOIGNIES

Situé en pleine campagne, loin de toute
agglomération populeuse et de toute
industrie, c'est l'endroit idéal pour une
cure de repos.

Visitez l'Italie

- Pour les lettres de crédit et pour les chèques touristiques.
- Pour les bons d'hôtel à prix fixe.
- Pour les billets de chemin de fer avec réduction.
- Pour tout voyage individuel et collectif.
- Pour tout renseignement sur l'Italie.

Adressez-vous

à la

C. I. T.

Agence officielle des Chemins de fer italiens de l'État

BRUXELLES

42, boul. Adolphe Max

Tél. 17.99.10

HOMMES D'ÉTAT

TROIS VOLUMES

PARAISSANT SOUS LA DIRECTION
DE MM. A. B. DUFF ET F. GALY

POSTFACE par LUCIEN FEBVRE

SÉRIE D'ESSAIS

sur la pensée, la technique et les réalisations
politiques de 18 gouvernants de tous les temps

18 ILLUSTRATIONS EN HÉLIOGRAVURE

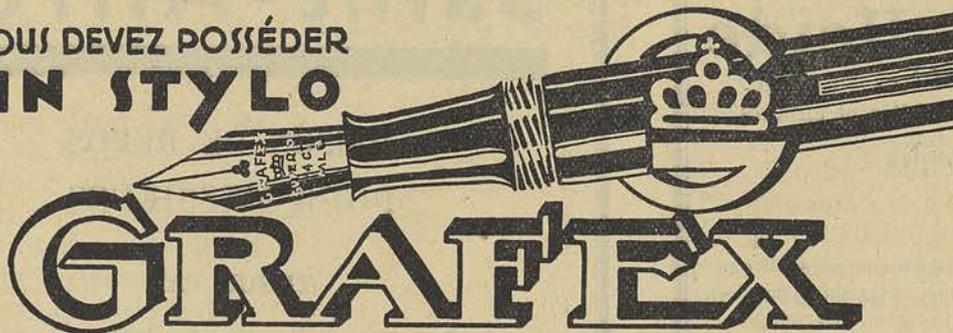
Chaque volume relié : 80 frs

Les trois volumes : 200 frs

Desclée De Brouwer et C^{ie},

22, Quai aux Bois, Bruges

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E^{II} GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

En quelques lignes...

Musique espagnole

Il ne s'agit pas, comme on pourrait, hélas! le croire, du tac-tac de la mitrailleuse, des grondements sinistres du canon, là-bas, du côté de la montagne asturienne ou dans les plaines calcinées de Guadalajara. Beaucoup d'amants de l'Espagne pittoresque et romantique se demandent, avec angoisse, ce que la guerre civile laissera debout, de tant de choses de beauté — cathédrales ou patios — qui s'offraient au voyageur d'Estramadoure ou d'Andalousie. La musique espagnole constituait, certes, un des éléments les plus caractéristiques du sauvage folklore d'un peuple possédé par le démon de la danse.

Et quand nous disons : la musique espagnole, n'allez pas confondre, on vous prie, un Manuel de Falla ou un Albeniz avec les pseudo-castagnettes de ces *gitanas* de contrebande qui se tortillent sur les planches d'un music-hall.

Il n'y a pas très longtemps que la couleur exotique et les rythmes compliqués de cette authentique musique espagnole franchirent les Pyrénées. On aurait pu fêter, en 1935, le soixante-quinzième anniversaire d'un recueil de ballades, intitulées *Fleurs d'Espagne*, qu'un compositeur hispano-américain fit connaître à l'Ancien et au Nouveau Monde. Il s'agissait surtout de chansons de cabaret. Bizet en voulut adapter une : c'est la fameuse *Habanera*, de *Carmen*.

Bizet n'était jamais allé en Espagne. Pas plus que Hugo, d'ailleurs, n'avait éprouvé le besoin de faire le voyage de Grèce pour rimer ses *Orientales*. Il en fut tout autrement de Chabrier. Nous avons conservé la très vivante relation d'un séjour qu'il prolongea, en 1882, dans l'étincelante Séville. Chabrier tirerait, de ses impressions musicales, ce chef-d'œuvre qu'est *Espana*.

Debussy n'a jamais dépassé Saint-Sébastien. Ce qui n'empêche pas l'*Ibéria*, des *Images*, d'être, au témoignage de Falla lui-même, un morceau de bravoure, « très andalou d'esprit ».

Et l'on arrive ainsi à la musique de Ravel, à la fois piquante et satirique, et qui puise, dans l'inspiration basque et pyrénéenne, quelques-uns de ses thèmes les plus chatoyants.

Il ne faut donc point désespérer. Le génie musical d'un peuple ne se laisse pas enfermer dans des frontières. Albeniz, Manuel de Falla continueront d'avoir, de l'autre côté des montagnes, des échos vibrants. L'Espagne nationaliste et libérée de demain relèvera ses ruines. Elle reprendra le chant interrompu. Elle n'a pas fini de nous charmer.

Paul Bourget, pèlerin de la Vérité

Tel est, à peu près, le sujet d'une étude fort pénétrante que Charles Maurras a voulu joindre à son thrène funèbre sur la tombe de Jacques Bainville. Les deux témoignages ont paru sous forme d'une luxueuse plaquette.

Il semble bien que la génération actuelle s'abuse étrangement, quand elle prétend condamner Bourget à l'immobilisme. Presque tous les jeunes critiques, en effet, qui s'intéressent encore — ou qui feignent de s'intéresser — à l'auteur du *Démon de midi* regrettent, avec plus ou moins de politesse, que le romancier de la « tradition » s'en soit tenu à une vue figée et unilatérale des hommes et des faits, des idées et de leurs répercussions dans le domaine moral. Or Maurras n'a point de peine à démontrer que Paul Bourget fut, au contraire, un perpétuel inquiet.

Déjà les premiers recueils de vers rendaient un son qui n'avait rien de ferme. Le poète en est encore au dilettantisme, aux

attitudes contradictoires. Ce qui lui vaut d'être interpellé en ces termes par Barbey d'Aureville : « Mon cher Poète Dandy ».

Que si l'on relit, dans l'ordre chronologique, l'œuvre romanesque et les essais de sociologie, on voit très clairement que la démarche intellectuelle de Bourget est une suite de repentirs. Il avait sacrifié au cosmopolitisme anglo-saxon; il reviendra vers la patrie française. Il s'était fait le disciple fervent d'un Taine plus intransigeant qu'Adrien Sixte; et les dernières années de sa vie nous le montrent féru de ces intuitions, voire de ces partis pris, qui sont la négation même de l'esprit objectif.

Il n'y a qu'un point sur lequel Bourget prosateur n'ait jamais varié. Charles Maurras s'est bien gardé de soulever la question qui est — tout simplement — celle du style. Une phrase lourde, aux trop nombreuses incidentes, des images qui frappent surtout par leur mauvais goût, l'art de délayer en cent lignes ce qui se pourrait dire en vingt : voilà qui affecte l'œuvre du romancier d'un fâcheux coefficient. Mais il suffit de lire l'analyse lucide que fait Maurras d'un Bourget recréé pour se porter en faux contre l'accusation d'immobilité. Dans son effort généreux, continu, vers la Vérité qu'il finira bien par étreindre, l'auteur du *Disciple* témoigna, toute sa carrière, d'une bonne volonté touchante.

La littérature irlandaise et l'Angleterre

M. L. Paul-Dubois se préoccupe des rapports qui peuvent bien exister entre elles, dans la conclusion d'une très vivante étude sur l'Erin littéraire d'aujourd'hui.

Cette Irlande, qui écrit des vers ou des proses, nous la connaissons fort mal. Ou, plutôt, nous avons d'elle une sorte d'image-poncif. C'est ainsi que M. Paul-Dubois note finement que, pour la plupart d'entre nous, Chesterton doit être Irlandais — ce qui est faux.

Il paraîtrait que l'éclat et la puissance de la langue écrite (de la prose, surtout) sont plus remarquables en Irlande qu'en Angleterre. Le critique invoque, à ce sujet, les survivances, conscientes ou non, des modes gaéliques de pensée ou d'expression. L'explication a sa valeur. Les linguistes savent fort bien qu'une langue importée a des chances de maintenir plus longtemps les éléments drus et verts de la phrase. A preuve : le français du Canada. D'autre part, la tradition anglo-normande se serait mieux conservée au delà qu'en deçà du canal Saint-Georges. Ce second argument a moins de pertinence. Il faudrait prouver, tout d'abord, que l'influence anglo-normande s'exerce dans le sens de la sonorité musicale, du coloris vif, de l'image abondante.

Ce que dit M. Paul-Dubois des sujets que traite volontiers la littérature irlandaise d'aujourd'hui est plein d'intérêt. Tandis que le romancier anglais s'avise du point de vue social ou moral, tandis qu'il se laisse attirer par la thèse, par l'analyse critique ou psychologique, l'Irlandais reste fidèle à cette imagination « déraisonnable et créatrice » qui a fait la vogue des romans dits celtiques, dits bretons, au moyen âge. Le sens de l'évasion n'est pas mort, chez lui. C'est heureux. Et c'est rassurant. A une époque où certaines consignes semblent peser sur notre faculté de rêve, il est bon que se maintiennent — et, si possible, dans les îles — des oasis où le chevaucheur de fumées, où le pêcheur de lune bleue aient encore le droit de s'abandonner tout entiers au délicieux vertige de l'aventure.

Autour de la Grande Pyramide

On a dit du XIX^e siècle qu'il fut le siècle de l'histoire. Devrons-nous avouer, un jour, que notre siècle XX est celui de l'occultisme? En tout cas, le nombre des fervents de la cabale et des

sciences (?) astrologiques croît chaque jour. Des revues, des bulletins publient des courriers plus ou moins sensationnels, signés de noms qui rappellent, le plus souvent, Cagliostro ou Madame de Thèbes. Les quotidiens eux-mêmes, cédant aux sollicitations du lecteur, y vont de leur carnet — qui tient beaucoup plus, d'ailleurs, de la galéjade que de l'horoscope.

Parmi les sujets de prédilection qu'abordent nos mages modernes, la Grande Pyramide d'Égypte est, sans contredit, le plus imposant. Ne s'est-on pas flatté, en effet, de découvrir, dans des combinaisons de chiffres que nous proposerait le plan architectural de cette masse colossale, l'explication des problèmes les plus divers et les plus ardu?

Un égyptologue éminent s'inscrit en faux contre pareille assertion, laquelle relève surtout du pseudo-mysticisme. Son raisonnement m'a paru lumineux.

Tout d'abord, peut-on admettre qu'à l'aurore des âges un individu se soit trouvé l'unique dépositaire d'une science à ce point universelle qu'elle humilie un Pic de la Mirandole en personne? Sans doute, il n'est pas question de défendre, ici, le bobard du progrès. Mais enfin, l'humanité, dans le domaine de la technique tout au moins, est susceptible de singuliers perfectionnements.

Et ensuite, à supposer que ce génie omniscient ait existé, pourquoi aurait-il voulu enfouir ses secrets sous la masse d'un monument autant dire inviolable?

La doctrine de ceux qui voient, dans la Grande Pyramide, un monument énigmatique, dont le sens doit être révélé, repose, en dernière analyse, sur cette affirmation que nous n'avons pas affaire à un tombeau. Or les recherches de l'archéologie ont conduit les égyptologues à une conclusion formelle : il s'agit bien d'un tombeau royal, construit sous le règne de Khéops, deuxième souverain de la IV^e dynastie. Le mur d'enceinte et la chapelle funéraire ont été détruits; mais il en subsiste des vestiges.

Autre argument *contra*. Les calculs fort compliqués auxquels se livrent les fantaisistes auteurs de publications récentes se fondent sur des mesures qui n'ont rien de précis, sur des relevés anciens, sensiblement supérieurs à la réalité. Qui ne voit qu'il est impossible d'asseoir, sur de si précaires données, des conclusions rigoureusement mathématiques?

On pourrait ajouter que le plan de l'architecte omniscient (si ce dernier exista jamais) devait se développer d'une seule venue. Or il est prouvé que le tracé extérieur et la disposition intérieure de la Grande Pyramide ont été modifiés, et plus d'une fois au cours des travaux...

Il est inutile de pousser plus loin la réfutation d'une thèse qui ne séduira que les esprits faux, toujours prêts à tomber dans l'élucubration. Aussi longtemps, d'ailleurs, que les calculs et interprétations des géomètres-astrologues ne dépassent pas le stade du divertissement de cabinet, le mal n'est pas grand. L'inquiétant, c'est que nous vivons à une époque où la foule est innombrable, plus innombrable certes qu'au temps de Salomon, des « cinglés » par vocation et des « piqués » enthousiastes et bénévoles. Il ne faut pas encourager la sottise : elle fera bien toute seule son chemin.

Problèmes actuels

La guerre nouvelle

Quand l'un de nous, anciens, demande à un nouveau — je ne dis pas à un jeune, car il n'y a plus de jeunes... — en quoi consiste surtout la grande évolution moderne dans l'art de faire la guerre, ce nouveau se met à parler aviation, tanks, mitrailleuses, gaz asphyxiants, etc.

J'oserais parier qu'aucun ne mentionnera le plus nouveau de tous les facteurs, le plus caractéristique de notre temps, celui dont l'effet est probablement le plus efficace : le mensonge officiel, appelé parfois « propagande ».

La chose débuta en 1914, et le premier coup tiré avec cette arme nouvelle fut un télégramme radiodiffusé dans le monde entier par l'état-major général prussien annonçant qu'un avion avait survolé Nuremberg et avait jeté des bombes sur cette cité pittoresque mais un peu trop théâtrale. Il n'y avait eu aucun avion. Le tout n'était qu'un mensonge éhonté, inventé par Berlin pour aider à provoquer la Grande Guerre.

Un essaim d'autres mensonges s'envola de ce même nid berlinois et obscurcit le ciel. C'est alors que l'Angleterre entra en lice et les Anglais se révélèrent de toutes façons, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre, de plus effrontés et de meilleurs menteurs que les Prussiens, gens plutôt simples et assez « mécaniques ». Très vite nous pouvions nous vanter de posséder la meilleure propagande du monde, et le fait est que c'était vrai. Les Français restaient à des kilomètres derrière nous, de même que les Italiens, et je n'ai jamais entendu parler de propagande turque et à peine de propagande autrichienne. Berlin et Londres pouvaient de nouveau se vanter que leur culture menait le monde.

Pendant près de vingt ans l'arme nouvelle resta presque hors d'usage, inactive, somnolente, comme il en va généralement avec les armes dans l'épuisement qui suit toute grande guerre.

Sans doute, il n'y eut pas mal de mensonges entre-temps, tout comme il n'y a pas mal de manœuvres en tant de paix, mais rien de comparable à l'énorme mensonge du temps de guerre. On nous rebattit bien les oreilles à propos de méfaits français en Rhénanie, et des pauvres chers Allemands qui n'avaient pas à manger, et des nobles efforts que faisait l'Angleterre pour payer la dette américaine. La situation varia par le fait des banquiers engageant des écrivains pour dire que les Réparations étaient impossibles et que des règlements généraux de dettes n'étaient praticables, dans « les conditions modernes » (grands dieux! ce que cette expression fut usée jusqu'à la corde!), que d'une seule manière, notamment en payant aux banquiers — nous, Anglais, et les Français, et tout le monde — les taux usuraires de leurs prêts. Tout de monde fut convaincu et tout le monde paya avec enthousiasme. Incidemment, après la preuve péremptoire que l'Angleterre était le seul pays assez honnête pour rembourser les Américains, une preuve plus péremptoire encore fut produite pour établir que dans « les conditions modernes » il était impossible de rembourser la dette américaine...

La chaudière de la propagande mijotait de cette façon quand soudain elle déborda, en pleine ébullition, sous le coup de la révolution anarchiste et communiste en Espagne.

Dès que les Espagnols recoururent aux armes pour se débarrasser de Moscou, Moscou suscita un nouveau torrent d'une propagande que ne cessa d'ailleurs d'être son arme principale, depuis lors, dans la tragédie espagnole. Moses Rosenberg (*alias* « Mar-



AU TEMPS jadis, la « bonne enseigne » signalait aux passants un artisan consciencieux, fabriquant des produits de choix.

De nos jours, cette référence se trouve dans l'étalage, sous forme de bons produits.

Vous reconnaîtrez donc un commerçant désireux de soigner les intérêts de ses clients en leur four-

nissant ce qu'il y a de meilleur, aux gros bâtons de Superchocolat « Jacques » à un franc, qui font l'orgueil de sa vitrine.

Au temps présent, la « bonne enseigne » est une boîte de...



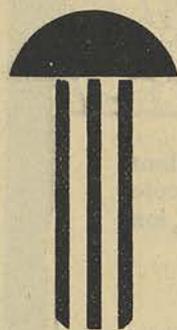
JACQUES
SUPERCHOCOLAT

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR



SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS

Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE D'ART. - TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

cel ») fut le premier organisateur énergique de ce deuxième torrent. Quand son activité fut découverte, Moscou le remplaça en Espagne par son coreligionnaire Hai Kiss, qui y est toujours au travail.

Ces personnages illustres eurent le mérite de lancer une toute nouvelle technique. L'officine moscovitaire à Valence ne se contenta pas des mensonges à l'ancienne mode, utilisés par Londres et Berlin il y a vingt ans. Elle inventa une technique tout à fait inédite.

Non pas que cette technique fût absolument nouvelle, mais elle l'était dans les relations internationales. Dans des sphères plus humbles, elle était courante, depuis vingt ans, à Houndsditch, Bethnal Green, et dans tous ces districts où la police surveille étroitement les agissements des « B. F. »

Cette technique nouvelle consiste à dire, non pas des mensonges nouveaux ou même vraisemblables, mais exactement le contraire de la vérité. C'est la contre-offensive brutale, sans aucun effort de feinte ou de mouvement tournant. Voilà son premier élément. Le deuxième consiste à lancer le mensonge tout de suite, avec autant d'avance que possible. Le troisième élément — comme on peut s'y attendre vu le caractère national et racique des propagandistes — consiste dans la diffusion du mensonge, au même moment, dans le monde entier. Un magnifique exemple fut le coulage de l'*Espana* par une flotte imaginaire d'avions rouges.

Il est arrivé quelquefois que le mensonge, était radiodiffusé, par erreur, un peu avant l'événement. Mais pareilles maladroites furent rapidement évitées et actuellement le mensonge est très exactement synchronisé avec l'événement, tout comme les coreligionnaires des propagandistes de Valence et de Moscou synchronisent prises de vues et paroles dans leurs films à Hollywood.

Et ce n'est pas aussi bête que cela en a l'air. Il y a toujours quelque chose qui accroche et qui porte. Dans tout événement important de la guerre espagnole, l'observateur « moyen » du dehors reste incertain quant à la réalité des faits. Et son embarras est tout à l'avantage de Valence. Quant à Salamanque, on paraît y préférer ne pas mentir du tout, ou, à tout le moins, s'abstenir de cette « propagande » à la moderne. Il en résulte pour les nationaux un très lourd handicap.

Nous avons eu dernièrement un bel exemple de toute cette technique nouvelle. Un navire anglais, un français et un italien furent bombardés et mitraillés par trois avions. En même temps que la nouvelle même de l'attaque, partirent de Valence d'innombrables télégrammes transmis aux quatre coins du monde pour annoncer que les assaillants appartenaient à Franco. Impossible, pour l'opinion, de savoir la vérité. Toute analogie avec le passé porte à n'accorder aucune créance à Valence, mais personne ne connaît la vérité. Londres prétend savoir de source sûre que Franco est responsable. Mais celui-ci nie avec véhémence et les gens croient l'un ou l'autre, non d'après les preuves fournies, mais uniquement d'après leurs sympathies. Les eaux ont été profondément troublées. Et le jeu continue.

Et il y a, à tout cela, un côté qui étonnera sans doute la jeune génération, mais qui nous frappe beaucoup, nous les vieux. Quand nous étions jeunes, en fait jusqu'à ce que nous eussions passé la quarantaine, l'Anglais ordinaire de l'espèce ayant voyagé, et lu, et pouvant à l'occasion citer Horace, cet Anglais était habitué à ouvrir son journal le matin pour y apprendre ce qui se passait dans l'univers. Ces gens-là s'intéressaient par tradition aux événements humains et jugeaient, à travers la presse anglaise, les affaires de ce monde. Le nouvel esprit a mis fin à tout cela. Dans la mesure même où les hommes sont intelligents et instruits, ils croient de moins en moins ce qui s'imprime. C'est une grande calamité. Mais qu'y faire? Rien...

HILAIRE BELLOC.

Le Luthier de Crémone

Viens! de ton sein profond va jaillir tout à l'heure
Le scherzo qui babille et le Lento qui pleure.
François COPPÉE.

Le nom du plus grand luthier de Crémone ne peut passer inaperçu en cette année qui doit commémorer son deuxième centenaire (19 décembre 1737).

L'histoire nous apprend que la lutherie est chose fort ancienne, mais que le violon ne fit son apparition que sous le règne de Charles IX, soit au milieu du XVI^e siècle. Il remplaça la viole dont il différait par la forme et par les ouïes (1).

Un document de l'époque nous apprend que le 27 octobre 1572 « fut payé à Nicolas Dolinet, joueur de flûte du dict sieur, la somme de cinquante livres tournois, soit trois cents francs, pour lui donner le moyen d'acheter un violon de Crémone pour le service du dict sieur ». Le violon était l'œuvre d'André Amati et le « dict sieur » n'était autre que le roi de France.

Mirecourt en France; Venise, Brescia, et Crémone en Italie, se mirent alors à fabriquer le nouvel instrument qui devait connaître une vogue toujours croissante.

La lutherie de Crémone était l'une des plus célèbres d'Europe. Cette ville au nom si joliment harmonieux, centre d'une vaste action de grâces à la déesse Musique, est située non loin du Pô, et proche de Milan. Souvenir douloureux de la fin du règne de Louis XIV: le maréchal de Villeroi s'y fit battre par le prince Eugène en 1702. Mais alors, elle était toute aux joies de son art et, tel un encens divin, d'innombrables mélodies jetaient leurs notes suaves et pures vers un ciel toujours bienveillant, toujours joyeux, toujours limpide. Les Amati, les Guarneri et les Malpighi rivalisaient de délicatesse et de grâce.

La famille des Stradivarius était l'une des plus anciennes de Crémone. Nous possédons à son endroit une pièce authentique remontant à l'an de grâce 1188. Du XII^e siècle au XV^e, elle y exerça les emplois les plus importants et y fut honorée des plus hautes dignités. Elle portait blason.

Mandelli fait curieusement remarquer par ailleurs que Stradivarius vient d'une variante lombarde de *Strada* (route) où le douanier (*stradiere*), prélevait le péage. On eut ensuite *Strada aperta* en italien classique, et *Stradaverta* en dialecte crémonais, qui se mua plus tard en *Stradivari*.

L'époque qui précéda, à Crémone, la naissance du grand luthier fut marquée par toute sortes de calamités qui décimèrent la population de cette cité trop heureuse. L'épouvantable famine de 1628 et la peste de 1630 provoquèrent l'exode des habitants et causèrent en particulier la perte de nombreux documents.

Un hasard étrange nous fit connaître la date de sa naissance: une insignifiante étiquette portant, écrite de sa main, qu'il avait quatre-vingt-treize ans en 1737. Nous n'avons pas d'autres indications. Il naquit donc en 1644. Crémone avait recouvré sa joyeuse humeur et c'est au milieu des artisans les plus réputés de l'art et de la musique que le jeune Antonio grandit.

De cette première enfance, nous ignorons à peu près tout, sinon que ses parents résolurent d'en faire un luthier. Avaient-ils pressenti sa vocation? En tout cas, si mince que soit leur mérite, la postérité doit peut-être leur savoir gré d'abord, et sans ironie, de l'avoir fait naître, et, ensuite, de l'avoir poussé dans cette voie.

Il devint donc vers l'âge de quatorze ans apprenti luthier chez le plus célèbre d'entre eux. Nicolas Amati était en effet le dernier survivant d'une illustre famille de luthiers de Crémone, dont la réputation était universelle. Le jeune Antonio ne pouvait être à meilleure école.

(1) Ouvertures pratiquées dans la table d'un violon.

La durée de l'apprentissage étant d'environ deux ans, on en déduit que vers 1660, il commença de vendre lui-même. C'est un Anglais, Mr. Hill, passionné de Stradivarius, qui découvrit à Paris, au cours du siècle dernier, le premier violon connu et daté de 1666. Il portait l'étiquette personnelle du luthier jusque-là introuvable, et l'on pouvait y lire l'inscription : *Alumni Nicolai faciebat anno 1666*. Il est demeuré depuis entre les mains de grands luthiers lyonnais.

L'année suivante, le jeune Stradivarius épousa Francesca Ferabeschi qui lui donna six enfants, et il s'installa dans la *casa del Pescatore* où il demeura jusqu'en 1680. A cette époque, il se rendit acquéreur de la première maison de la *Piazza Roma*, au prix de 7.000 livres, soit 21.000 francs. Dès lors, il ne cessa d'y vivre, c'est-à-dire d'y travailler.

L'incomparable Polledro, premier violon et maître de la chapelle royale de Turin, raconte que son maître Pugnani disait alors de Stradivarius « qu'il était de haute stature et maigre, habituellement couvert d'un bonnet de laine blanche, en hiver, de coton en été, et qu'il portait pour travailler, un tablier de peau blanche ».

* * *

De 1666 à 1685 Stradivarius, bien qu'il fût fort bon luthier, se borna à imiter du mieux qu'il put les œuvres de son maître; d'où le nom de « période Amatisée ». Sa personnalité se décèle néanmoins à certaines particularités de détails.

Faute de moyens, il ne se servait alors que de bois fort ordinaires, c'est-à-dire d'érable, tout au plus de sapin; or, l'on sait l'importance du bois pour la sonorité des instruments.

La plupart des violons étaient vendus quatre louis d'or; ils étaient longs de 36 centimètres et sans grande ornementation. Le Hellier, de 1679, fait toutefois exception : l'extérieur en est, en effet, particulièrement soigné. Mais la gloire commençait déjà à couronner les efforts de ce merveilleux artisan, et dès 1682 Jacques II, roi d'Angleterre, lui commandait une quintette complète (on ignore ce qu'elle est devenue).

Les années 1686 à 1690 sont les années de transition, où, tout en demeurant fidèle aux enseignements du maître, l'originalité s'accuse. Les bois sont plus beaux, plus épais, plus ornés; les voûtes sont mieux dessinées et les courbes plus harmonieuses.

En 1688, Charles II d'Espagne suit l'exemple du roi d'Angleterre, et deux ans plus tard, Come III, grand-duc de Toscane fait de même.

C'est alors, en 1693, que Stradivarius crée un instrument plus allongé, qui devait devenir célèbre sous le nom significatif de « Longuet », modèle qu'il abandonne dès le commencement du XVIII^e siècle. On peut penser que, dès cette époque, il acquit une certaine fortune; à Crémone, en effet, on ne disait plus : « riche comme Crésus », mais : « riche comme Stradivarius ».

En mai 1698 sa femme Francesca mourut; doit-on en déduire qu'il ne l'aima guère... toujours est-il qu'il s'empressa d'épouser, quatre mois après, la signora Zambelli qui lui donna encore cinq enfants, dont quatre fils.

Son talent a maintenant pleinement évolué; il est entièrement maître de son art qu'il ne cessera de perfectionner; jusqu'à son dernier jour, il tâtonne, il innove, il s'acharne, il varie à l'infini; chaque instrument a sa personnalité : le dernier-né, à la voix juvénile et magnifique, fut créé par le maître à l'âge vénérable de quatre-vingt-treize ans.

Il choisit les bois en fonction du son qu'il veut en tirer; il préfère à tout autre le bois de saule à cause de sa légèreté, l'harmonie est parfaite entre le « fond » (1), la « table » (2), la

(1) Fond : partie opposée à la table, et d'une seule pièce.

(2) Table : partie supérieure de l'instrument sur laquelle les cordes sont tendues.

« volute » (1), les « éclisses » (2), et les « tasseaux » (3); les « ouïes » coupées de main de maître, la « barre » (4) seule, devient un peu faible en raison de l'élévation du diapason (5).

Mais, c'est surtout le vernis qui confère à ses œuvres une supériorité sans rivale; grâce à lui, le son sera brillant, ou sourd, ou voilé, ou strident, selon le dosage et la composition de la mixture, dont le secret semble, hélas!, à jamais perdu. Ce vernis, orange sanguin, au ton chaud splendide (d'où le nom de « période dorée » qui va de 1700 à 1730), s'il sert à embellir un instrument à cordes, « a surtout pour but de le « conserver » et de « régler » sa sonorité; à lui seul, il crée la différence entre les œuvres de Stradivarius et des instruments de construction identique comme ceux de Guarneri par exemple. Grâce à cette « pâte tendre » admirable, le violon de 1708, au Conservatoire de Paris, « brille », comme s'il était encore liquide ».

Comme le dit très finement M. Chavannes, dans l'avant-propos du *Dictionnaire des luthiers* : Pourquoi un instrument est-il meilleur qu'un autre?

Grâce : 1^o au vernis; 2^o à la construction des volutes; 3^o au bois; 4^o au luthier.

Les antiques et les vernisseurs sont partisans du 1^o. Les antiques seuls du 4^o. Les sages combinent les 2^o et 3^o ou le tout. Les luthiers vivants et arrivés préfèrent le 4^o. Le luthier peu connu en reste souvent au 3^o.

Mais, le grand mérite de Stradivarius, celui pour lequel la musique lui est encore le plus redevable et auquel son nom demeure le plus vivement attaché, c'est la création du violon de concert et d'attaque, lequel donne à l'instrument par la puissance de sa sonorité, une place prépondérante dans l'orchestre. Avant Stradivarius, la lutherie « avait produit des instruments d'une sonorité séduisante mais d'un volume de son limité » (Hill). Le violon n'était que le parent pauvre de l'orchestre. Stradivarius en fait l'élément directeur.

1710 marque alors sa grande époque. Travaillant sans relâche, perfectionnant ce qui était la perfection même, nul ne fut plus génial dans ses conceptions; plus artiste que commerçant, ou mieux artisan avec tout ce que ce terme comportait, dans nos vieux pays latins, d'amour de l'art, de labeur et de mépris du gain. Remarquons encore ce qu'il y a d'étonnamment naturel dans la destinée de cet homme. Il ne s'est élevé aux régions supérieures du génie qu'à force de travail, de bon sens et d'expérience. Durant quarante ans, il ne s'est employé qu'à gravir un à un les échelons qui mènent à la perfection de l'art. Les détails de la vie ne l'intéressaient guère; et on peut se le représenter, chaque jour, à son établi, rabot et compas à la main, construisant lui-même, et pour les générations futures, des modèles inégalés.

C'est alors que sa renommée est universelle et que le roi Auguste lui demande encore douze violons pour l'orchestre de sa Cour.

1730 marque le commencement de la fin; Stradivarius a quatre-vingt-six ans. Son grand âge ne lui permet plus de faire ses instruments; ses fils doivent l'aider. Doit-on dire « période de décadence »? Il travaillera encore pendant sept ans, jusqu'à sa mort, désespéré de ne pouvoir plus progresser.

Il s'éteignit paisiblement quelques mois après sa femme, le 19 décembre 1737, et c'est pleuré de tous qu'il fut inhumé dans la chapelle du Rosaire, à Crémone, paroisse Saint-Mathieu.

(1) Volute : partie courbe du violon.

(2) Eclisses : plaques de bois en forme de coins.

(3) Tasseaux : petits morceaux de bois généralement en tilleul, qui servent à soutenir une tablette.

(4) Barre d'harmonie : mince morceau de sapin taillé conformément à la courbe de la table et collé contre elle; a pour fonction de retarder la vibration d'un des côtés de la table; utile pour les notes graves.

(5) Diapason : longueur de la corde comprise entre le pivot du chevalet, et le haut du bord de la table.

Chose curieuse, il avait en 1729 acheté un tombeau en l'église de *San Domenico* où aucun membre de sa famille ne fut enterré. On y peut encore déchiffrer l'inscription : « *Sepulcre di Antonio Stradivarius e di suoi eredi anno 1729* ».

* * *

Trente-deux ans plus tard, le comte Cozie acheta tout ce qui restait chez lui des œuvres du grand luthier, soit onze violons dont le célèbre *Messie* et un *Amati SS*.

Les souvenirs et les anecdotes abondent sur les œuvres du maître de Crémone. Nous ne parlerons que des plus caractéristiques et de ceux qui illustrent le mieux la vogue de ses instruments.

Sa maison, comme nous l'avons dit, s'élevait, fort bourgeoisement d'ailleurs, au numéro 1 de la *Piazza Roma*. On peut y lire l'inscription :

*Ici s'élevait la maison où
Antonio Stradivari
Porta le violon au plus haut point de la perfection
Léguant ainsi à Crémone
Le nom impérissable d'un maître sans rival
Dans son art.*

Elle resta intacte jusqu'en 1888. A cette époque le cabaret voisin s'en rendit acquéreur. C'est au cours des travaux qu'il y fit que les maçons consumèrent, pour préparer leur repas, rapporte Mr. Hill, un coffre de sapin sur lequel était inscrit le nom de Stradivarius et ses armoiries. On retrouva, en outre, un morceau de sanguine en forme de canine dont il se servait comme de brunissoir. Ces souvenirs ont été déposés au musée de la ville, dont la rue principale porte son nom. On peut encore voir au grenier les clous auxquels le luthier suspendait ses instruments pour les faire sécher.

Il en sécha plus de trois mille dont environ six cents ont pu être dénombrés. Ce sont : cinq cent quarante-cinq violons, douze altos, cinquante violoncelles, un cistre (1), une pandurina (2), quelques « pochettes » (3) et deux guitares dont l'une est au Conservatoire de Paris.

Mr. Hill raconte qu'en 1891 il eut l'occasion de voir la photographie d'un tableau dont Giacomo Stradivarius, descendant d'Antonio, avait fait don à un amateur, M. Vuillaume. Mr. Hill demanda des précisions à Giacomo qui assura que le portrait avait toujours été regardé par sa famille comme représentant son ancêtre. Il envoya même un billet de banque de 50 centimes de 1870, où figurait la photographie de ce même portrait, celui-ci demeurant introuvable. Mr. Hill s'en fut chez la fille de M. Vuillaume qui, ayant vu la photographie, déclara posséder le tableau qu'elle représentait et accepta de s'en dessaisir à son profit. Lady Huggins nous le dépeint comme figurant un joueur de viole de la fin du XVI^e siècle; c'est ce qui fait croire qu'il serait plutôt celui de Monteverdi, maître de chapelle en l'église de Saint-Marc, à Venise.

Tout dans le costume et les accessoires accuse l'époque : 1570-1580. Polledro nie, d'ailleurs, l'existence d'un portrait authentique.

* * *

Après la mort de Stradivarius, la vogue des instruments du luthier ne cessa de grandir. En Italie, notamment, le célèbre

Paganini eut l'occasion d'avoir un quatuor de Stradivarius; de même le comte Archinto, de Milan. Les autres collectionneurs furent, principalement, le comte Castelbarco, le comte Forni, le marquis Menafoglio et, surtout, le comte Cozie di Salabuo dont nous avons parlé plus haut. Contraint, lors de la campagne d'Italie, sous Bonaparte, de « réaliser » ses instruments, il ne laissa guère à son descendant, le marquis Della Valle, qu'un violon Amati.

Giacomo Stradivarius raconta à Mr. Hill comment, tandis qu'il faisait campagne en Italie avec les Garibaldiens, il reçut de sa mère le mot suivant : « Figure-toi que dernièrement il est venu chez nous un Français qui m'a offert 500 livres du vieux violon qui est suspendu dans la cuisine; je les ai immédiatement acceptées. » Or, il n'était pas sûr que ce fût un *Stradivarius*.

A Madrid, une anecdote tout aussi amusante a été rapportée par le comte de Villarès dont le père possédait une collection d'instruments italiens, dont trois *Stradivarius*. Un Français venu à Madrid, M. Chanut, pressa le comte de lui vendre un de ces instruments. Celui-ci pour s'en débarrasser lui indiqua un prix au delà de son pouvoir d'achat : 4.000 pesetas (4.000 francs-or). Mais, ô surprise, le Français accepta : M. Chanut-Chardon, de Paris était encore, en 1890, en possession de la double boîte à violon, à poches secrètes, où le vieux Chanut cachait son or, lors de ses escapades aventureuses.

Les *Stradivarius* eurent aussi un grand succès en Angleterre. L'Italien Piatti conte avec humour la surprise qui lui fut ménagée dans ce pays, à propos d'un *Stradivarius* de 1720 : « Je fus émerveillé, écrit-il, quand je vis ce magnifique instrument, et j'avoue que je devins très envieux de son propriétaire, qui, du reste, savait parfaitement apprécier son trésor. Je me rendis chez Maucotel, luthier français, alors établi à Londres, qui l'acheta pour 7.500 francs et l'offrit pour 8.750 francs au colonel Olivier. Je rendais souvent visite au colonel, et je jouais du violoncelle; je lui remettais ses cordes; je le considérais comme mon enfant bien-aimé. Un jour, cela se passait en 1867, j'étais occupé à jouer tour à tour, sur un alto, un *Montagnana* et le *Stradivarius*. Tout à coup, le colonel me demanda : « Lequel préférez-vous ? » Je répondis en riant : « Mais, il n'y a aucun doute : c'est le *Stradivarius*. » « Alors, emportez-le chez vous... » Je fus tellement ahuri de ce qui me paraissait être une simple boutade que je refusai très poliment. Je pris congé à l'heure habituelle et rentrai chez moi. Mais, à ma très grande surprise (et à ma joie non moins grande), le *Stradivarius* me suivit immédiatement. »

Le plus grand négociant anglais était Betts, dont le magasin était à la Bourse de Londres, qui donna d'ailleurs son nom à un instrument qui connut une fortune prodigieuse.

Les principaux amateurs furent Stephenson, Mr. Oldham, John Adam, Mr. Rutsen, Mr. Hill, les ducs de Hamilton, de Cambridge et de Marlborough, le comte Falmouth et lord Macdonald. Celui de Mr. Oldham porte la date 1696. Les Espagnols de leur côté suivirent de bonne heure l'exemple de leurs souverains. La lutherie italienne était fort en honneur dans la péninsule ibérique avec Guilhermi de Barcelone et Coutrebras de Grenade.

Les virtuoses Brunetti, Boccherini et Manfredi charmaient la Cour et les Madrilènes. Notons que le célèbre *Rodde*, de 1722, de la collection royale de Madrid, fut vendu 32.000 francs en 1890. L'amateur le plus passionné de ce pays fut le marquis de Villarès. Le violoncelle de 1687 se trouvait encore à la Cour de Madrid en 1931.

L'Amérique eut aussi ses amateurs en la personne de riches mécènes qui achetèrent à la maison Hug et C^o de Zurich le fameux *Viotti* ayant appartenu au vicomte de Greffulhe.

(1) Cistre : luth italien à long manche; 18 touches.

(2) Pandurina : instrument en forme de boîte de Pandore ou de feuille.

(3) Pochette : petit violon de maître à danser pouvant se mettre dans une poche.

Les Français ne restaient pas en arrière. De tout temps France et Italie, sœurs latines, avaient exercé l'une sur l'autre leurs puissantes influences. Les luthiers français de Mirecourt, de Lyon et de Paris commerçaient avec l'infatigable Tarisie. Paris consacrait, alors, tous les grands virtuoses d'Europe : nous avons le souvenir très net d'avoir entendu vers 1905-1910 le fameux Jan Kubelick, virtuose polonais, jouant à Paris, dans la Galerie Georges Petit, sur son *Stradivarius*, unissant à son prestigieux talent les sons veloutés ou profonds de l'incomparable instrument.

On s'arrachait aux enchères les *Stradivarius*, tout le monde voulut être connaisseur. Citons les collections des luthiers Sylvestre et Maucotel, de M. Olivier, de M. Hellier qui acheta à la maison Hamma, en 1734, pour 800 marks, soit 1.000 francs-or, l'instrument qui porte son nom, et dont nous avons parlé plus haut. Vuillaume, possesseur du prétendu portrait de *Stradivarius*, fut un collectionneur distingué : il acheta son quatuor à Paganini, ainsi que celui du comte Archinto, pour 15.000 francs. Autres amateurs français : M. de Saint-Senech, les vicomtes de Greffulhe et de Jansé, le comte de Chaponay et le duc de Composelice.

Outre une des deux seules guitares que l'on connaisse de *Stradivarius*, le Conservatoire de Paris possède un *Longuet* de 1699.

Pour se faire une idée plus précise de la vogue qu'ont eue et qu'ont encore les instruments de Crémone, parlons le langage des chiffres :

Un violoncelle payé 1.250 francs en 1793, est revendu 15.000 francs en 1878, 50.000 francs en 1893, 80.000 francs en 1900, 100.000 francs en 1912.

Un alto de 1696 payé 4.000 francs en 1875, est revendu 30.000 francs en 1890.

Le *Roseau* payé 1.000 francs en 1794, est revendu 6.250 francs en 1865 et 25.000 francs en 1888.

Le *Messie* payé 3.000 francs en 1888, est revendu 50.000 francs deux ans plus tard.

Mais le cas le plus prodigieux est certainement celui du *Bells* (1704). Cet instrument acheté au prix authentique de 26 francs vers 1800, est revendu 12.500 francs en 1852, 36.000 francs en 1886, et on lit dans une revue anglaise, qu'on en offrait 10.000 Livres sterling en 1928, soit : 1.250.000 francs d'alors.

A notre époque, les *Stradivarius* ont, en effet, atteint des prix fabuleux. Parmi les plus célèbres (prix relevés dans les catalogues de la Maison Lyon et Healy de Chicago 1929) :

Le *Colosse* ayant appartenu à J. Thibaud a été coté 462.500 francs, le *Jansa* 23.000 Livres, soit 575.000 francs; le *Kechanski*, en 1926, 1.350.000 francs; l'*Artot*, 27.000 Livres, soit 687.900 francs; le *Goldman*, 1.500.000 francs.

Les violoncelles eux-mêmes ont atteint le million; un instrument qui valait 1.250 francs en 1793, se vendait 15.000 francs en 1878, 50.000 francs en 1893, 80.000 francs en 1900, 100.000 francs peu avant la guerre, et dépasse aujourd'hui 600.000 francs. La supériorité des instruments italiens découle d'un ensemble de connaissances, d'efforts, de recherches, d'adresse qui s'appelle « la *tradition* ». L'avenir des collections moyennes risque de se trouver brisé par cette hausse vertigineuse des prix. Du moins, sont-ils un vivant témoignage d'admiration envers celui qui fut avec tant de passion l'inspirateur des chœurs de nos joies, de nos tristesses, de nos besoins et de nos aspirations. Longtemps encore, il fera vibrer ses cordes aussi frémissantes que celles des êtres, avec une délicatesse étincelante. Longtemps encore, et à travers les ères les plus sombres de l'histoire, retentira au cœur de l'homme ce qui n'est que le timbre émouvant de

ses sentiments intimes, ce que François Coppée a défini avec tant de splendeur :

*Une note profonde, immense, magistrale
Et sonore à remplir toute une cathédrale.*

ANNE DE GUIZEZ.

La théologie en veston

Lettres de Bretagne

17 juillet.

« Quarante ans, c'est l'âge, lisais-je récemment, où la pensée, mûrie par l'expérience, n'est plus sujette aux illusions de l'imagination... » Est-ce croyable? A ce compte, je dois me ranger parmi les incurables exceptions, car ces illusions sont chez moi, je l'avoue, extraordinairement tenaces. C'est ainsi que je portais depuis longtemps au fond de l'âme, comme un rêve doré, le désir de voir la Bretagne. Ses landes mélancoliques, sa mer furieuse, son ciel bleu discrètement voilé, son atmosphère encore catholique : tout en elle m'attirait, et aussi le souvenir de certains personnages qui y vécurent en passant ou furent comme la fleur de son terroir : M^{me} de Sévigné, Chateaubriand, Lamennais, Renan, Duchesne, dont les noms hantaient ma mémoire. Ce désir ancien, je viens enfin de le mettre à exécution.

Le 17 juillet au matin, je quittais avec femme et enfants mon paisible ermitage landais et tournais résolument mon auto vers les rivages lointains de l'Armorique. Environ 700 kilomètres à parcourir! Un vrai record pour une journée. Mais quel charme de s'appartenir, de n'être point tributaire de l'heure, de n'avoir point à subir dans un wagon une présence importune, de pouvoir ralentir à l'aise pour mieux admirer, stopper quand on le juge utile, prier ensemble et à haute voix enfin quand l'âme lasse a besoin de respirer et de reprendre haleine. Autant d'avantages qui, à mon sens, font de l'auto, du moins ainsi comprise, un des agréments de notre civilisation. Saint Grégoire, le pieux évêque de Nysse, se félicitait en son temps de pouvoir utiliser le chariot du *cursus publicus*, que Théodose avait mis obligeamment à sa disposition pour aller en Arabie et en Palestine exécuter les commissions du concile d'Antioche. De la sorte, il lui était loisible de psalmodier à l'aise avec ses compagnons tout le long de la route, le chariot en question lui tenant lieu de monastère. S'il l'eût connue, je gage qu'il se fût volontiers accommodé de l'auto.

* * *

Qui fecit coelum et terram... Voilà un répons qui ne dit rien à une âme banale et frivole, mais qui, pour l'âme attentive, recouvre au contraire tout un monde de merveilles. Est-elle donc admirable en sa variété la pensée créatrice, me disais-je tout bas, en parcourant chacun des départements aux horizons différents et à la culture propre par où passait ma route. *Qui fecit coelos in intellectu; qui firmavit terram super aquas...* Tout cela me mettait en vibration religieuse et faisait de mon voyage une continuelle et toute naturelle oraison. Je comprends que l'on ait pu parler

PELERINAGES ——— et ——— VOYAGES

Lourdes (Exposition Paris, Biarritz et Rocamadour), 8 et 9 jours.
Depuis 750 fr. — Rome (toute l'Italie),
12 et 18 jours, départs 23 septembre. — Nice et Paris,
depuis 975 fr., excursions comprises. —

Kussnacht et Suisse en car, 7 jours, 980 fr. —
Dolomites (15 jours). — Europe Centrale, 15 jours, fréquents
départs. — Voyages de nocces : programmes divers.
Brochures gratuites au 23, avenue Mont Kemmel, Bruxelles

Les Grands Pèlerinages

Directeur : **Voyages Viator**
M. CAUCHIE

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte
est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES Sté A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPÉCIALITÉS : Laines à tricoter. Laines
pour bonneteries. Laines
pour tissages.

Le Triomphe du Ski

LE SKI A FAIT LA CONQUÊTE DE LA
JEUNESSE SPORTIVE. IL EST D'UNE
PRATIQUE FACILE, SI L'ON PREND SOIN
DE SE MUNIR DE SKIS ET DE STICKS
DE FABRICATION RATIONNELLE ET
SOLIDE. LA FACILITÉ ET LA SÉCURITÉ
DÉPENDENT DE LA QUALITÉ DU BOIS
EMPLOYÉ.

POUR CE JEU DE SOUPLESSE ET DE
RÉSISTANCE, LE FRÊNE DES ARDENNES
SOUPLE ET RÉSISTANT, RECONNU LE
MEILLEUR, EST CELUI DONT LES

Usines du Liénaux, à Couvin
(BELGIQUE)

FABRIQUENT LES SKIS ET STICKS
DONT VOUS VOUS MUNIREZ CET HIVER

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I — BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON

Une machine à écrire robuste à la portée de chacun. 50 fr. par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles

SIMPLEX et ICO portatifs pour le travail courant et les déplacements. A partir de 75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40

la machine idéale pour le bureau. 12 avantages exclusifs. A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT, NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

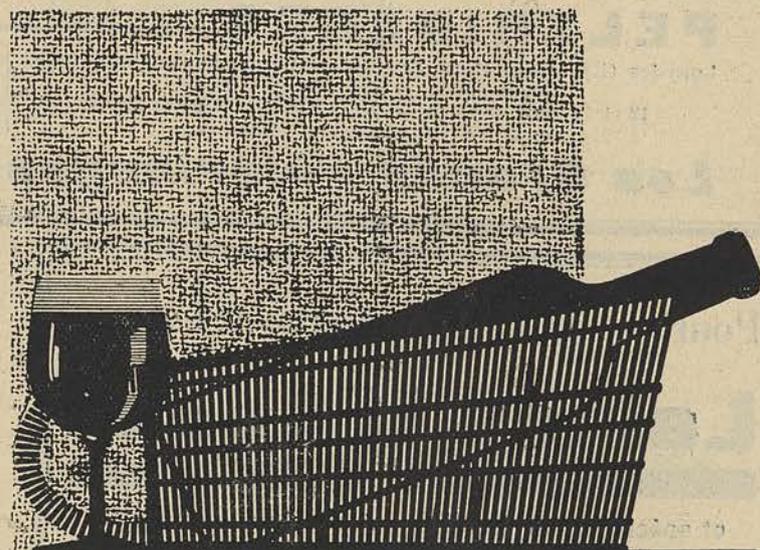
Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

R. C.



VINS

récolte 1931

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

4⁰⁰
5⁰⁰

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis pur jus de raisin ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE

A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE • CLAES • BRUXELLES

d'une « spiritualité de la route (1) ». L'expression est on ne peut plus juste.

Ce n'est pas sans peine, je l'avoue, que je m'arrachai au spectacle de la forêt landaise. Il m'est difficile, en particulier, d'oublier tel coin où, à l'ombre des grands pins majestueux, m'apparut soudain un immense tapis de bruyères. On eût dit un vaste manteau d'évêque se déployant soudain à la lumière rutilante de l'aurore et sous les rayons éclatants de l'astre naissant. *Rebusque jam color redit vultu nitentis sideris...* Jamais peut-être, comme ce jour-là, je n'ai goûté toute la poésie mystique incluse dans cette hymne du Bréviaire.

Par ce gai matin, ces humbles « sœurs » semblaient se faire belles et séduisantes à plaisir comme pour mieux retenir mes yeux et me décourager d'aller plus avant en contempler d'autres. Le fait est qu'il fallait être bien décidé à passer outre pour résister à leur charme ensorceleur. Je dois avouer d'ailleurs que, les retrouvant au retour, j'ai dû convenir par comparaison de leurs grâces sans pareilles.

* * *

Le reste de la route devait offrir une ample matière au *Benedicite omnia opera...* de la liturgie. Nous voyons s'installer peu à peu devant nos yeux le paysage breton avec ses prairies où paissent d'innombrables vaches, ses pommes à cidre, ses costumes variés enfin. Et c'est ainsi que, mis en fête par les mille accidents de cette immense randonnée, nous faisons, à la tombée du jour, notre entrée à Sainte-Anne d'Auray, la « ville sainte » par excellence de la Bretagne. Voici la basilique qui se dresse majestueuse dans sa robe de pierre granitique gris bleuté, avec, dominant l'ensemble, la statue de la mère de Marie. Une grande animation règne dans le parvis extérieur. C'est un pèlerinage franciscain. Mais impossible de prendre davantage contact avec le lieu béni. Nous sommes écrasés de fatigue, harassés. C'est à peine si nous pouvons jeter un rapide coup d'œil sur la procession aux flambeaux où hommes et femmes entrent en nombre égal et qui se déroule tandis que montent, dans la paix du soir, des cantiques embrasés.

18 juillet.

Grandis restat via... Ce que nous cherchons, c'est la mer bretonne, la mer dégagée de toute ambiance mondaine. Où la trouver telle? Ce n'est point chose facile. Un premier essai à Carnac ne nous réussit guère. Non point que la plage soit à dédaigner. Elle est même accueillante au possible, encadrée de rochers, bordée d'un sable ferme, avec comme fond un bois de pins. Mais ici, comme partout en Bretagne, c'est l'invasion parisienne, avec, pour tout asile, disponible, l'*Hôtel de la Marine*, immense hall pareil à un gratte-ciel et sans poésie, peu hospitalier au surplus à la vie familiale.

A quand la bienheureuse solitude rêvée? Après une exploration quelque peu fébrile et fatigante de la presqu'île de Quiberon, je jette enfin mon dévolu sur la petite ville de Saint-Pierre. *Hic habitabo...* Ce sera là, pendant quelques jours, le lieu de notre repos.

L'on ne peut déceimment quitter Carnac sans visiter les fameux alignements, les plus beaux qui soient. Le groupe du Ménéac, situé au nord d'un tumulus dénommé mont Saint-Michel, est l'un des plus caractéristiques et retient plus particulièrement notre attention. Il est précédé à l'ouest d'un cromlech (70 menhirs) et se compose de 1.099 menhirs (1.169 en tout) dressés sur onze rangs. Ces pierres patinées par les siècles, qui se dressent

(1) Voir J. FOLLIET, « La Spiritualité de la route », dans la *Vie intérieure pour notre temps*, Paris, Guy.

dans ces agrestes solitudes, et entre lesquelles fleurissent des bruyères roses, sont d'un effet magique. Elles sont le témoignage tangible de l'antiquité de ce besoin de religion que l'homme porte au tréfonds de lui-même.

Très curieuse aussi cette statue de l'évêque saint Cornély qui figure au-dessus de la porte d'entrée de l'église du village, et dont la piété populaire, par une curieuse association verbale, a fait le patron des bêtes à cornes...

19 juillet.

Nous voici enfin dans le havre désiré. *Deus nobis haec otia fecit...* C'est toujours une grâce quand Dieu veut bien nous cacher sous sa tente et nous protéger, à l'ombre de ses ailes, du trouble des hommes. Ce l'est tout particulièrement en nos temps où le spectacle du monde n'a rien pour l'âme que de troublant et de délétère. La petite plage de Saint-Pierre, en effet, est tout ce qu'il y a de plus familial, C'est, à ce point de vue, la plage rêvée. Ici, point de ces exhibitions malsaines qui affligent l'œil du chrétien. Des enfants s'ébattent joyeux sous les regards vigilants de leurs parents, heureux de leur bonheur, et c'est tout.

Une grande paix — *pax multa* — se dégage de cette mer calme plutôt semblable à un immense lac, et sur laquelle n'apparaissent guère que de petit yachts gracieux et des barques de pêche, — une paix qui vous saisit et vous enveloppe insensiblement. *Maria undique et undique coelum...* C'est bien cela! L'on « respire » au sens profond où la liturgie emploie ce mot en certaines de ses oraisons.

Il est de fait que l'homme a besoin parfois de libérer les instincts de contemplatif qui sommeillent en lui. L'action trop prolongée l'appauvrit et l'épuise. C'est précisément le propre des grands spectacles naturels de lui refaire à ce point de vue une virginité d'âme et de le « rendre à lui-même », comme le dit si bien Horace (1).

Dr DENYS GORCE,
docteur ès lettres.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

S. A. Mgr le prince Henri vient de consacrer au Prolétariat une *petit volume remarquable de clarté et de vérité (édité aux Œuvres Françaises, à Paris)*. En particulier, le chapitre consacré à la naissance du capitalisme et du prolétariat brosse un tableau d'histoire de l'intérêt le plus actuel. Nous le reproduisons ici :

UN SIÈCLE ET DEMI DE LIBÉRALISME

Ayant rompu « les attaches naturelles par lesquelles la géographie, le climat, l'histoire, la profession, le métier unissaient les citoyens (2) » la Révolution ne laisse plus subsister que des individus sans liaison en face d'un Etat bureaucratique et centralisé.

Par le fait même de cet individualisme, elle supprime tous les devoirs moraux attachés au capital, laissant cependant entiers tous ses droits qui vont ainsi s'accroître démesurément.

(1) *Mihi me reddentis agelli*, écrit-il à son métayer. *Epist.*, lib. I, XIIE.

(2) Taine.

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

807

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT,

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes
pour autels — Purifloatoires — Corporaux — Lingerie,
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents
et institutions.

**OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

FILATURE et TISSAGE de JUTE
PAPER-LINED BAGS
GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS, etc.**

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondée en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

Pour vos

laines à tricoter

fils de laine

tissus de laine

draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
802.39 — 802.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sou-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantasies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
ecclésiastiques — Loden — Gabardines

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins. (TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, moquettes laine, etc.
EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

TISSAGE DE COTON La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins :

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND — Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

Tissage de Soieries DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

LAYETTE

MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles

Chèques Postaux 2256.39

Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées

Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINGCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

CLASSAGE DE CHIFFONS

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

G. SOIBLIN

S. A.

Nouvelle Chaussée

Waereghem

Téléphone : 52

Belgique

Acheteurs de chiffons neufs et vieux

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

Matières premières pour papeteries et effilochages

Joseph Vangeluwe

Rue de l'Orme, 19-21, Waereghem

Téléphone :
Waereghem 310

Télégrammes :
Wool

IMPORTATION

EXPORTATION

Toujours acheteur
de chiffons de toutes catégories

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME STUIVENBERG-MALINES
Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :
Firme COENE-GEETS, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.
Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes. — Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers. — Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

DEMANDEZ
UN de LAGO

VOUS BOIREZ UN

PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles

Téléphone 12.28.27

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Vilette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : PASQUIER-DESVIGNES ET FILS, de Saint-Lager.

Beujolais : CLOS DE LA DIME, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : DOMAINE DE MONTGIRAUD, Guillaume, de Blanquefort.

Champagne : JAUBERT ET Cie, Epernay.

Moscatel : PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie.

Malaga : GROSS HERMANOS, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

MOULINS DE PÉRUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel
S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures
OOO - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare Tél. Anvers 586.70 - 583.47

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

CHOCOLAT MARTOUGIN

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone : 324.70 C. Chèq. Post. : 295.297 Reg. du Commerce d'Anvers 3032

◀▶

Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

CHARCUTERIES en GROS

Spécialité de SALAMI & PATE DE JAMBON en boîtes



Moelandstroat, 1, SINT-NIKLAAS-WAAS (tél. 319)

[PRIX SPÉCIAUX POUR COUVENTS]

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolescence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.




C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAAS
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45
Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

Les Glaces de Sécurité spéciales
POUR
Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque **SECURIT**



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franlière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372545 — Téléphone 68

**Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confectiens.**

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS
Téléphone 46

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

**FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES**

Fabrique de Fruits **Vruchtenconfijt-**
confits et Conserves **en Conservenfabriek**

S. A. N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPellen (Anvers-Antwerpen)

Télégr: **Jacobs-Beyers Kapellen** Tél.: **420,53 Kapellen**
Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. **LEGLARM-Liège**

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la **Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal**

Département **ZEISS IKON** — Tous appareils de projection
**Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques**

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES